



LE  
NOVICE

*L'histoire vraie  
de Quan Âm Thi Kinh*

THICH  
NHAT  
HANH

LE COURRIER DU LIVRE

# SOMMAIRE

*Chapitre Un*

[L'enfant abandonné](#)

*Chapitre Deux*

[Jeunesse, humiliation et déceptions](#)

*Chapitre Trois*

[Entrer dans la liberté](#)

*Chapitre Quatre*

[Coup de passion](#)

*Chapitre Cinq*

[Que le ciel rende la justice](#)

*Chapitre Six*

[L'épée tranchante de la sagesse](#)

*Chapitre Sept*

[Un cœur de diamant](#)

*Chapitre Huit*

[Le grand vœu](#)

*Chapitre Neuf*

[Un cœur vivant pour toujours](#)

*Chapitre Dix*

[L'incarnation d'un bodhisattva](#)

[Annexes](#)

[OceanofPDF.com](#)

LE  
NOVICE

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Titre Original : Sư Tịch Quan Âm Thi Kinh,  
publié par Harper Collins

© 2011 by Unified Buddhist Church

© 2012 Le Courrier du Livre

Traduit par la Communauté du Village des Pruniers

ISBN : 978-2-7029-1935-4

[www.editions-tredaniel.com](http://www.editions-tredaniel.com)

[info@guytredaniel.fr](mailto:info@guytredaniel.fr)

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

THICH NHAT HANH

LE  
NOVICE

*L'histoire vraie de Quan Âm Thi Kinh,  
une incarnation de la compassion au Vietnam*



LE COURRIER DU LIVRE

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Chapitre Un*

# L'ENFANT ABANDONNÉ

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**F**RÈRE Kinh Tâm venait de faire résonner le dernier son de la grande cloche pour la pratique vespérale lorsqu'il entendit les pleurs d'un enfant. Le novice trouva cela étrange... Laissant le battant de la cloche, il sortit, se tint debout à l'entrée du clocher et regarda vers le pied de la colline. Il y aperçut Mâu dans sa tunique marron clair qui tenait dans ses bras un nouveau-né et qui regardait dans la direction du Frère. « Oh non, ce n'est pas vrai, Mâu a accouché et la voilà montée ici pour me donner son enfant ! »

L'esprit du Frère était tout troublé. « Je suis devenu moine, la rumeur a couru que j'avais eu une liaison avec Mâu et que j'avais couché avec elle, qu'elle était enceinte à cause de moi et puis que je n'avais pas voulu admettre que j'étais le père de l'enfant qu'elle portait dans son ventre ! Y a-t-il quelqu'un pour me comprendre ? Y a-t-il quelqu'un qui puisse voir cette incroyable injustice qui m'est infligée ? Même si mon maître m'aime, même si mes deux Frères aînés m'aiment, qui peut dire s'ils croient vraiment à mon innocence ? Maintenant, le bébé est né. Non seulement Mâu ne veut pas amener cet enfant à son vrai père, mais en plus elle me le porte ici, au monastère. Quelle ironie du sort, ce n'est pas possible ! » Les pensées de Kinh Tâm s'accéléchèrent. « Si je reçois l'enfant, cela reviendra à admettre que j'en suis le père. Que pensera mon maître, que penseront mes grands Frères et que diront les villageois ? Soit. Sans doute faut-il que je descende à la rencontre de cette femme et que je l'avise de prendre son courage à deux mains pour dire à ses parents la vérité au sujet du père de son enfant, et ensuite pour amener le nourrisson à son véritable père. »

En descendant, Kinh Tâm invoquait le nom du Bouddha. Le novice avait confiance : l'énergie de compassion de l'Honoré-du-Monde<sup>1</sup> allait l'aider. C'était certain, le Bouddha allait le secourir pour surmonter cette épreuve si difficile dans sa vie de moine. Le jeune Frère se prépara à utiliser des paroles compatissantes pour conseiller Mâu et l'aider à trouver le comportement le plus juste, le plus digne. Mais à peine sorti du clocher, il vit Mâu s'enfuir en courant. Mâu s'était envolée comme un éclair par le porche de la pagode et elle avait disparu dans la forêt de pins sur la colline. Elle avait déposé le bébé enveloppé dans des langes d'étoffe blanche sur



une marche du clocher et à présent ce dernier était en train de pousser des braillements.

Kinh Tâm descendit en courant et prit le bébé dans ses bras. Spontanément, dans son cœur, apparut une espèce de sentiment d'affection nouvelle et étrange. L'instinct maternel, c'était cela : l'instinct maternel abondait comme une source d'énergie jaillissante de son être. Ce bébé, personne ne l'avait reconnu. Son père ne le reconnaissait pas, sa mère aussi l'avait abandonné. Ses grands-parents paternels ne savaient pas qui il était et ils ne savaient pas non plus qu'il existait. « Si je ne l'accepte pas, qui va l'accepter ? Je me suis reconnu moi-même comme moine, comme une personne pratiquant l'esprit d'amour, alors comment pourrais-je avoir moi aussi le cœur à abandonner un enfant ? Tant pis, les gens n'ont qu'à ricaner, me mépriser ou me couvrir d'injures. Ce nouveau-né a besoin que quelqu'un s'occupe de lui et le nourrisse ; si je n'en prends pas soin et ne le nourris pas, qui va le faire maintenant ? » Le jeune moine prit le petit dans ses bras, il le tint avec tout son amour et un flot de larmes coula sur ses joues. Son cœur était éploré et en même temps il débordait de la douceur de la compassion.

Le Frère sut que le bébé avait faim. Immédiatement, il pensa à la famille Han qui vivait au hameau d'en bas et qui venait de donner naissance à un fils une dizaine de jours plus tôt. La chose la plus urgente à faire était de porter l'enfant là-bas et de demander qu'il pût têter. Les époux Han venaient fréquemment à la pagode et ils avaient beaucoup de sympathie pour les jeunes moines. Sans doute, Tante Han pourrait partager son lait pour ce malheureux petit.

Kinh Tâm réajusta bien les langes du nouveau-né afin qu'il ne prît pas froid, puis le tenant contre lui il sortit par le porche du temple et suivit le chemin qui descendait au hameau d'en bas. Tout en marchant, il porta son attention à chacun de ses pas et à chacune de ses respirations. Il savait bien que le lendemain, son maître et ses deux Frères aînés le questionneraient et chercheraient à savoir pourquoi Kinh Tâm avait ramené ce bébé pour le nourrir. Le novice disait : « Respecté maître, vous m'avez enseigné que même le fait de construire un temple monumental à neuf étages n'est pas à la hauteur des mérites générés par l'acte de secourir un être humain. C'est parce que j'ai écouté vos enseignements que j'ai décidé de ramener ce bébé et de m'en occuper. Je prie mon maître et mes Frères aînés de faire preuve d'amour envers cet enfant que personne n'a accepté jusqu'à maintenant.

Mâu est venue abandonner son fils hier soir devant la terrasse du clocher et elle s'en est allée. Si personne ne reçoit cet enfant, il va mourir.

*Namo'valokiteshvaraya, hommage au bodhisattva qui sauve les êtres de la souffrance et des accidents*<sup>2</sup>. Quiconque vient à la pagode récite cette phrase, tout le monde a besoin du bodhisattva de la grande bonté et de la grande compassion, mais rares sont les personnes qui sont prêtes à pratiquer la grande bonté et la grande compassion dans leur vie quotidienne. Le jeune Frère contempla : « Je suis disciple du Bouddha et des bodhisattvas, je dois apprendre à suivre leurs aspirations. Je dois être capable de pratiquer et de nourrir les qualités de bonté et de compassion en moi. »

Le novice Kinh Tâm venait d'avoir vingt-quatre ans. Bien qu'il fût encore jeune, il avait déjà dû supporter plusieurs situations de grande injustice.

La première fois, il avait été injustement soupçonné de vouloir tuer quelqu'un. La seconde fois, on l'accusa d'avoir transgressé la règle de chasteté alors qu'il était déjà moine, et d'avoir couché avec la fille de la famille la plus riche du village, Mâu, ainsi tombée enceinte. Deux accusations énormes, pourtant le Frère y survécut car il avait appris la vertu de la patience. Il avait su apprendre les méthodes pour nourrir l'esprit de compassion.

En vérité, le novice n'était pas un homme. Oui, Kinh Tâm était une fille de la famille Ly originaire d'une autre province. Ses parents la nommèrent Kinh (« Respect »). Le désir de suivre la voie monastique avait été tellement fort en elle qu'elle avait dû se déguiser en homme pour être ordonnée. Le bouddhisme était arrivé dans la contrée de Giao Châu (l'ancien nom du Vietnam) il y avait juste deux cents ans, et dans le pays il n'y avait encore que des monastères pour les hommes. Kinh avait entendu dire qu'en Inde, il y avait de nombreux couvents de moniales. Jusqu'à quand devrait-elle attendre pour que des pagodes pour les femmes fussent fondées dans son pays ? Le temple Phap Vân dans lequel elle était venue demander à être ordonnée et à pratiquer la Voie était l'un des plus beaux temples du pays. Il se situait dans la province de Giao Chi, à six jours de route de son village, qui était dans la province de Cuu Chân. Ses parents ignoraient qu'elle pratiquait la Voie ici car elle le leur avait caché : elle savait que si ses parents apprenaient qu'elle suivait la voie monastique ici, ils interviendraient et demanderaient que leur enfant rentrât avec eux. De plus, si son maître avait su que Kinh Tâm était une femme et non un

homme, il l'aurait renvoyée du temple. Et si elle était chassée du temple, si elle ne pouvait plus vivre la vie de moine, elle en souffrirait infiniment.

Depuis son enfance, Kinh avait un caractère de garçon ; elle préférait jouer avec les garçons à des jeux de garçons. Ses parents l'habillaient également comme un garçon, et quand elle atteignit l'âge d'aller à l'école, ils demandèrent l'autorisation du maître pour que Kinh pût assister à la classe primaire du village. Kinh étudiait très bien, elle était plus douée que la plupart des garçons de son âge. Bien qu'elle fût polie, calme et raffinée, elle ne laissait aucun des autres enfants la brimer. Lorsqu'elle savait qu'elle n'avait aucun tort, elle refusait de présenter des excuses, même si le maître ou ses propres parents la contraignaient à le faire. Elle joignait respectueusement ses deux paumes et répliquait : « Je n'ai rien fait de mal, je ne peux pas demander pardon ».

Il y avait des gens qui disaient que Kinh était entêtée. Il était possible qu'elle le fût réellement, mais c'était là son caractère, qu'y pouvait-elle ? Kinh était fille unique et ses parents la choyaient et l'adoraient comme de l'or ou du jade. L'année de ses sept ans, par bonheur, ses parents donnèrent naissance à un petit frère pour Kinh et celui-ci reçut le nom de Châu (« Joyau »).

Plus Kinh grandissait, plus elle était belle. À partir de ses seize ans, un nombre toujours croissant de personnes se rendit chez ses parents, demandant pour leur fils la main de Kinh. Les parents de cette dernière refusaient, d'une part parce que les prétendants n'étaient pas à la hauteur, d'autre part parce qu'ils ne voulaient pas être éloignés de leur enfant chérie. Cependant, quand arrivèrent les parents de Thiên Si (« Bon Érudite »), il n'y eut plus d'hésitation. Thiên Si était le fils de la famille Dao, il était étudiant à l'université et réputé pour être doué. Ses parents étaient des gens de bonne lignée et ils bénéficiaient du plus grand crédit dans le canton. Cette année-là, Kinh eut dix-neuf ans. Elle aimait encore beaucoup s'amuser, et elle ne voulait pas prendre d'époux. Après avoir terminé l'école secondaire, elle demanda l'autorisation de poursuivre ses études à l'université, mais ses parents ne le lui permirent pas. À ce moment-là, Châu avait douze ans. Il avait commencé l'école avec le maître du village depuis plusieurs années. Sa grande sœur resta alors à la maison, lisant des livres et étudiant seule. Elle lut les Quatre Livres Classiques<sup>3</sup>, les Cinq Livres Canoniques de la Doctrine Confucéenne, et même tous les livres traitant du Taoïsme. Le plus merveilleux, c'est qu'elle put lire tous les soutras<sup>4</sup> bouddhistes. Elle lut le

Soutra des Quarante-Deux Chapitres, le Soutra de la Compréhension Parfaite en Huit Mille Vers, le Soutra des Six Paramitas<sup>5</sup> et encore d'autres livres bouddhistes. Le maître du village qui enseignait à l'école de Kinh avait beaucoup d'affinités avec le bouddhisme ; c'est lui-même qui lui prêta les textes des soutras. Un jour, il autorisa Kinh à venir servir le thé à trois moines qu'il avait invités chez lui pour leur faire des offrandes. Ayant l'opportunité de rencontrer des moines pour la première fois, Kinh ressentit beaucoup d'admiration pour eux. Ils portaient une robe de couleur brune, leur tête était rasée, ils avaient une allure libre et harmonieuse et leur voix était très douce. Kinh éprouva le désir de mener une vie comme la leur, mais elle savait que ce n'était pas chose possible car dans son pays, ou en tout cas dans la région de Cuu Chân, il n'existait pas de monastère destiné aux femmes. En lisant le Soutra des Six Paramitas, Kinh avait plus d'une fois versé des larmes d'émotion. Elle connaissait l'histoire de la vie du Bouddha Shakyamuni<sup>6</sup> ainsi que l'histoire de ses vies antérieures. Elle apprit la pratique du Don, des Préceptes, de la Patience, de la Diligence, de la Concentration et de la Vision Profonde. Elle sentait que la vie monastique l'attirait très fortement, que le cœur d'un moine contenait tant d'énergie d'amour, de tolérance et d'assiduité. Kinh regrettait seulement de ne pas être un homme pour pouvoir suivre ce chemin lumineux.

Or, le couple Ly avait répondu aux parents de Thiên Si qu'ils acceptaient de lui donner leur fille en mariage. Toute jeune femme de cet âge devait se marier, comment Kinh aurait-elle pu s'opposer à la coutume ? Il ne lui restait plus qu'à espérer que Thiên Si serait un bon époux et qu'il ne contrarierait pas son vif intérêt pour les études et la pratique.

Le printemps suivant, Kinh emménagea chez la famille Dao. Elle venait d'avoir vingt et un ans. Thiên Si était un jeune homme doux, intelligent et doué pour les études, cependant il était trop sensible et passionné et son esprit n'était pas stable. Kinh l'encouragea plusieurs fois à trouver de la modération dans sa manière de veiller, de dormir, de boire et manger et d'étudier, mais lui ne parvenait pas à suivre ces conseils bien qu'il fît des efforts pour faire plaisir à sa jeune épouse. Les parents de Thiên Si jugeaient que leur fils passait de plus en plus de temps auprès de sa femme, aussi ils avaient commencé à la regarder sans sympathie. Kinh faisait tout son possible pour se conduire comme une belle-fille modèle, ayant appris ces bonnes manières de sa propre mère. Elle restait debout jusque tard, se levait tôt ; elle assumait toutes les tâches et servait la mère de son époux.

Ses beaux-parents ne pouvaient rien lui reprocher toutefois ils gardaient l'impression que Kinh s'était emparée de leur fils unique et qu'ils devaient rivaliser avec elle. Thiên Si quant à lui semblait ne pas pouvoir mener sa propre vie ; il était comme l'ombre d'une autre personne.

- [1](#) Honoré-du-Monde : l'un des noms utilisés pour parler du Bouddha.
- [2](#) Formule d'invocation du bodhisattva Avalokiteshvara, personnage saint du bouddhisme ayant réalisé le plus haut degré de la compassion.
- [3](#) Livres de la culture classique chinoise.
- [4](#) Soutra : texte d'un discours donné par le Bouddha.
- [5](#) Six Paramitas : six perfections de la pratique bouddhiste, comprenant la perfection de la générosité (ou don), la perfection des préceptes (ou conduite appropriée), la perfection de la patience (ou tolérance), la perfection de la diligence (ou effort), la perfection de la concentration (ou contemplation) et la perfection de la sagesse (ou vision profonde).
- [6](#) Shakyamuni : littéralement « le Sage du clan Shakya », une manière de nommer le Bouddha.

*Chapitre Deux*

# JEUNESSE, HUMILIATION ET DÉCEPTIONS

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**U**N soir alors qu'il était déjà tard, Kinh reprisait des vêtements tandis que Thiên Si, assis près d'elle, étudiait un livre. L'obscurité était tombée depuis un moment, mais Thiên Si persistait dans sa lecture.

Peu après, il piqua du nez et s'endormit près de Kinh. Celle-ci tourna son regard et aperçut sur le menton de son mari des poils de barbe qui poussaient en épi de manière très déplaisante à voir. Elle prit ses ciseaux avec l'idée de couper ces poils ; mais au moment où elle s'approcha, Thiên Si se réveilla et son esprit encore tout ensommeillé et dispersé, il vit sa femme portant une paire de ciseaux près de sa gorge et il crut qu'elle voulait attenter à sa vie ! Alarmé, il cria à l'aide. Le vieux couple Dao encore éveillé dans la pièce voisine, entendant les cris, accourut immédiatement. Ils demandèrent ce qui se passait et Thiên Si rapporta qu'alors qu'il sortait juste de son rêve, il avait vu son épouse prendre des ciseaux et les approcher de sa gorge... Les parents entrèrent tout d'un coup dans une colère fracassante. Ils accusèrent Kinh de vouloir tuer son mari et ne voulurent rien entendre de ses explications.

« Ciel, qu'est-ce qui nous a pris d'accueillir un ennui pareil dans la maison ! En voilà une souillon, une sauvage, une fille qui veut tuer son mari pour courir après les garçons ! » lança la belle-mère à grand bruit.

Kinh se tourna vers son époux, comme pour le supplier de la défendre face à ces fausses accusations. Mais Thiên Si resta muet. Son esprit était ébranlé, pris dans l'effroi. Il s'assit et commença à pleurer comme s'il avait perdu la raison. Il ne pouvait pas maîtriser la situation. Il resta assis là comme une victime, raide comme un morceau de bois et incapable d'assumer son rôle d'époux protecteur ne serait-ce qu'un petit peu.

Le matin suivant, les parents de Thiên Si envoyèrent un domestique aller chercher les parents de Kinh. Furieux, ils leur déclarèrent : « Nous ne voulons plus garder votre fille dans notre foyer. Par chance, Thiên Si s'est réveillé à temps, autrement il ne serait plus de ce monde. Votre fille est vraiment terrible ! Les jeunes femmes aujourd'hui sont trompeuses, elles semblent douces et obéissantes, mais au fond d'elles-mêmes elles cachent des poignards tranchants. Qui sait si celle-ci n'est pas éprise d'un autre homme ! C'en est assez, nous vous la rendons, nous autres n'avons pas assez de mérites pour loger une telle peste. »

Le père et la mère de Kinh regardèrent leur fille. Enfin Kinh avait la possibilité de présenter la vérité clairement. Sa voix était douce et respectueuse. Son père se retourna vers les parents de Thiên Si et dit : « Je ne puis croire que notre fille ait l'idée de tuer qui que ce soit. Vous la soupçonnez à tort. S'il y a sur terre une personne de bon cœur, c'est bien notre fille. »

La mère de Thiên Si fit la moue, elle ne voulait rien entendre et elle était bien décidée à rendre Kinh à sa famille. La mère de Kinh, elle, conseilla à sa fille : « Tu as fait une bêtise, tu dois maintenant te prosterner devant les parents de ton époux et devant lui aussi pour leur demander pardon. »

Kinh ne pouvait accepter. Elle répliqua poliment : « Je n'ai rien fait de mal du tout, je voulais seulement couper les poils de la barbe de mon mari. Je n'ai pas la mentalité de quelqu'un qui tue ! Si j'étais en tort, je serais prête à me prosterner. Mais je sais que je ne suis pas en tort et qu'il m'est impossible de faire ce geste. »

Finalement, Kinh rentra avec ses parents. Avant leur départ, elle inclina la tête pour saluer tout le monde, mais elle ne se prosterna pas. Thiên Si resta assis, muet comme une pierre, il ne réagit absolument pas.

Kinh savait que ses parents étaient consternés. Ils l'étaient non seulement du fait de l'échec brusque du mariage de leur fille, mais aussi à cause de la mauvaise image qui retombait sur eux. Kinh, quant à elle, n'était pas trop triste. Si elle était désolée, ce n'était pas par colère contre Thiên Si et ses parents, mais à cause de la vie en général. Les gens du monde ne vivaient qu'en surface, pleins de haine, de colère et d'amour-propre ; ils passaient leur temps à se faire souffrir mutuellement à cause de leur manque de compréhension et de leur perception erronée les uns des autres. Ayant vécu plus d'un an la vie d'épouse, Kinh avait éprouvé très peu de bonheur et beaucoup de souffrance. Thiên Si ne savait pas comment vivre dans l'instant présent. Il ne pensait qu'à ses examens et à sa carrière de mandarin. Il ne savait pas chérir les moments partagés avec ses proches. La littérature et les études, pour lui, n'étaient que des moyens d'obtenir une position dans la société ; ces choses ne lui procuraient pas réellement de joie de vivre. À de nombreuses occasions, sa jeune compagne avait abordé avec lui les sujets littéraires, mais il n'accordait d'importance qu'aux textes des examens formels. Il n'aimait pas parler des enseignements taoïstes ou bouddhistes. Pour lui, il n'existait qu'une voie digne de ce nom, c'était le confucianisme<sup>1</sup>.



Revenue au foyer de ses parents, Kinh se sentait plus à l'aise. Elle ne reprochait rien à Thiên Si, elle ne pouvait que le plaindre. Elle n'en voulait pas non plus à ses beaux-parents, car elle voyait qu'eux aussi souffraient et qu'ils n'avaient pas de moyen de surmonter leur souffrance. Depuis son retour à la maison, en dehors des heures qu'elle consacrait à aider ses parents, elle passait tout son temps à étudier plus à fond les textes classiques bouddhistes, à pratiquer la méditation assise et la marche méditative et enfin à faire les leçons pour son jeune frère Châu. Elle rendait régulièrement visite à son ancien maître pour converser à propos des enseignements bouddhistes. Le maître considérait à présent Kinh comme son amie la plus proche car dans la région, elle était la seule personne qu'il connaissait qui voulait apprendre et pratiquer la voie enseignée par le Bouddha. Il lui parla des grandes pagodes du pays ainsi que des textes bouddhiques qui étaient en circulation. Il révéla qu'il existait des temples dans lesquels des centaines de moines étudiaient et pratiquaient. En entendant ces paroles, Kinh était remplie d'espoir. Elle ne désirait qu'une chose, c'était d'être un homme pour avoir le droit d'être ordonnée.

<sup>1</sup> École philosophique, morale, politique et dans une moindre mesure religieuse dans la Chine ancienne. La morale confucéenne incite à perfectionner les vertus de l'individu pour construire et maintenir une société équilibrée et hiérarchisée ; y compris dans le cadre de la famille où l'épouse doit quotidiennement exprimer son respect et sa gratitude au mari et où les enfants obéissent aux aînés.

*Chapitre Trois*

# ENTRER DANS LA LIBERTÉ

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**U**N matin, ne pouvant plus repousser sa résolution d'être ordonnée, Kinh se leva très tôt et écrivit une lettre à ses parents, leur annonçant qu'elle partait en voyage pour étudier et promettant de rentrer au terme de cinq ans d'apprentissage. Elle se déguisa en jeune homme étudiant bachelier, portant sa musette sur le dos. Elle partit sans savoir où elle se rendrait. Une semaine plus tard, elle arriva au temple Phap Vân (« Nuage de Dharma<sup>1</sup> »). Le site de ce temple était vraiment très beau et propice à la contemplation. Le maître de méditation, abbé du monastère, était en train de donner un enseignement du Dharma et près de trois cents personnes étaient présentes, l'écoutant avec beaucoup de respect et d'estime. Il expliquait les quatre éléments de l'amour que sont la bienveillance, la compassion, la joie et l'inclusivité. Au moment où le jeune étudiant arriva, l'enseignement commençait tout juste. En entendant les paroles du maître, Kinh se sentit fasciné. Après que la session fut terminée et que tout le monde fut sorti, il pria le maître de lui accorder un entretien. Il se prosterna trois fois devant lui, annonça son nom et demanda à prendre les vœux monastiques. Le moine abbé qui avait plus de soixante ans regarda Kinh longuement, puis questionna d'une voix douce :

– D'où viens-tu ainsi ? Pourquoi veux-tu être moine ? Kinh joignit les paumes et répondit :

– Je suis de la famille Ly qui vit dans la province de Cuu Chân. Depuis mon enfance, j'ai poursuivi des études, mais j'ai découvert à quel point la vie est impermanente. Je n'ai trouvé ni bonheur ni enthousiasme dans les examens et la carrière de mandarin. Je ne vois pas non plus de bonheur authentique dans la vie de couple. J'ai eu la chance que mon professeur me présente la voie de la libération et qu'il me donne à lire quelques-uns des soutras bouddhistes. J'ai également eu l'occasion de rencontrer des moines ; en voyant la liberté qui émanait d'eux, puis en les écoutant enseigner la voie de la libération, je fus touché au cœur. Depuis longtemps, je rêvais de devenir moine. Ayant maintenant l'opportunité de sillonner le pays, je suis arrivé ici et je viens de recevoir profondément votre enseignement qui m'a ouvert l'esprit. Je vous supplie, par votre immense générosité, de m'accepter comme votre disciple monastique. Je promets d'apprendre et de

pratiquer avec diligence afin de pouvoir venir en aide à de nombreuses personnes qui souffrent.

Le moine abbé du monastère Nuage de Dharma hocha la tête en signe d'approbation :

– En t'écoutant parler ainsi, je sais que tu as le bon cœur d'un moine. Tu viens d'une famille de mandarins, tu as une bonne éducation et le style d'un lettré, ce qui te garantissait un bel avenir ; un autre dans ta position ne songerait pas à la vie monastique. Pourtant, la sagesse du Bouddha t'a déjà ouvert les yeux, et j'espère que tu parviendras à réaliser ton vœu de quitter le monde des afflictions grâce à ta grande aspiration et ton esprit d'éveil.

Après cette conversation, le maître permit à Kinh de devenir postulant à l'ordination pour une période de trois mois. Il appela les deux novices qui se formaient au monastère Phap Vân et leur présenta Kinh. Le plus âgé des disciples de l'abbé était le novice Chi Tâm (« Cœur Sincère ») ; il avait vingt-six ans. Il était grand, avait un beau regard et des sourcils épais. Lorsqu'il marchait, il avait l'allure d'un ours plein de vaillance. Il était ordonné depuis huit ans. Le deuxième novice, Frère Thành Tâm (« Cœur Honnête »), avait vingt-quatre ans et son allure était plus gracile, mais lui aussi avait bonne mine, avec son sourire plein de fraîcheur et son visage carré. Il était devenu novice quatre ans plus tôt. Le maître demanda à ces deux Frères de préparer un logement pour Kinh et de lui expliquer les protocoles et les activités dans le temple. Kinh eut beaucoup de chance, car on lui arrangea une petite chambre séparée au coin du quartier ouest du temple et il n'eut pas à dormir avec les autres Frères.

Pendant les quelques mois durant lesquels il pratiqua en tant qu'aspirant, Kinh s'appliqua très bien à l'étude et au travail. Il n'eut besoin que d'une quinzaine de jours pour mémoriser et réciter sans hésitation tous les chants quotidiens du matin et du soir. Il confectionna lui-même un livret dans lequel il recopia les dix préceptes des novices et les manières raffinées monastiques. Son écriture était très belle, ce qui incita ses deux Frères aînés à le féliciter. Sa connaissance était aussi très vaste, et ainsi, pendant les sessions de discussion sur le Dharma, ce qu'il disait inspirait le respect aux deux novices aussi bien qu'à l'abbé. Néanmoins, Kinh demeurait très humble. Dans toutes les tâches de travail du monastère comme porter l'eau, couper le bois, nettoyer les légumes et cuisiner, faire le ménage, balayer la salle du Bouddha, servir le maître, laver les latrines, il mettait toute son attention et les exécutait très consciencieusement. Il était très aimé de ses

deux Frères aînés. Frère Chi Tâm, voyant que Kinh avait la physionomie d'un homme de lettres, prit l'habitude de l'aider à porter les choses lourdes. Frère Thành Tâm était de même très prévenant pour aider Kinh dans tous les travaux. Les deux novices voulaient être proches du jeune homme, ils avaient envie d'étudier, de travailler, de pratiquer et de passer le plus de temps possible à ses côtés, mais lui maintenait habilement une certaine distance. Ses Frères le trouvaient frais, doux, intelligent et vertueux.

Trois mois plus tard, à l'occasion de la fête de Vesak<sup>2</sup>, la chevelure de Kinh fut rasée et il reçut solennellement les dix préceptes des moines novices. Sa tête tondu, il revêtit la robe de novice de couleur brun foncé et révéla alors l'image très belle d'un moine qui a quitté les choses mondaines. Il reçut de son maître le nom de Dharma<sup>3</sup> « Kinh Tâm », c'est-à-dire « Cœur de Respect », un nom très beau et qui lui correspondait tout à fait, car vis-à-vis de tous, à commencer par le Bouddha et les patriarches et jusqu'à toutes les espèces minérales, aux plantes et aux animaux, le jeune Frère Kinh Tâm éprouvait beaucoup de respect. Lorsqu'il regardait le monde, il sentait que tout dans la vie était merveilleux et sacré, y compris les souffrances des êtres ; de ce fait, il avait tendance à vouloir contempler, admirer et s'incliner devant toute chose. À partir du jour où il y eut Frère Kinh Tâm, le temple rayonna de plus en plus et les jeunes gens du village et des alentours venaient très nombreux. Le novice était comme une fleur de lotus récemment éclose dans un étang où aucun lotus n'avait été planté auparavant.

Kinh Tâm avait une très belle voix pour chanter les poèmes bouddhiques, et chaque matin il avait la responsabilité de faire sonner la grande cloche du monastère en chantant les poèmes correspondants. Il y avait entre autres les poèmes suivants, pleins de force et de clarté :

*Puisse ce son de cloche résonner dans le monde entier ! Que les régions lointaines et dominées par les ténèbres puissent l'entendre !*

*Tous les êtres transcendent et se libèrent du cycle des naissances et des morts,*

*Notre esprit est sans cesse tourné vers la compréhension.*

Ou encore :

*En entendant la cloche, toutes les afflictions disparaissent. L'esprit est calme, le corps paisible, un sourire se dessine sur les lèvres.*

*La respiration pleinement consciente est soutenue par le son de la cloche.*

*Dans le jardin du coeur, la fleur de vision profonde s'épanouit de toutes parts.*

À chaque discussion au sujet de la pratique du Dharma, Frère Kinh Tâm présentait sa compréhension des textes des soutras de manière très profonde, et ses Frères, bien qu'ils eussent pratiqué depuis de nombreuses années avant lui, l'écoutaient attentivement et apprenaient beaucoup de lui. Le Vénérable abbé lui-même complimenta son étudiant. Frère Chi Tâm écrivait de très beaux caractères chinois, mais lui aussi admit que l'écriture de son jeune Frère était beaucoup plus souple et vivante. Frère Thành Tâm, quant à lui, demanda à Kinh Tâm d'expliquer la signification de certains passages très difficiles du Soutra des Quarante-Deux Chapitres, dont la phrase « pratiquer la pratique de non-pratique, réaliser le fruit de non-réalisation ». Le jeune novice avait lu tous les textes du Soutra des Six Paramitas traduits par le Maître Zen Tang Hôi<sup>4</sup>, de ce fait il avait une connaissance importante des réalisations et des vies antérieures du Bouddha Shakyamuni. Il contait souvent à ses Frères les miracles de ces vies antérieures et leur parlait des actions du Bouddha dans d'autres vies ainsi que lorsqu'il était le Bouddha Shakyamuni... Les habitants du village, en particulier les jeunes gens qui se rendaient souvent au temple, avaient l'occasion d'y rencontrer les novices et d'écouter Frère Kinh Tâm exposer le Dharma.

<sup>1</sup> Dharma : la pratique enseignée par le Bouddha, la voie de la compréhension et de la compassion.

<sup>2</sup> L'anniversaire du Bouddha.

<sup>3</sup> Lorsqu'un moine bouddhiste est ordonné, il reçoit un nom d'ordination qui est le nom du Dharma et dont le sens s'accorde à la personnalité et à la pratique à suivre par ce moine.

<sup>4</sup> Le premier maître de méditation bouddhique au Vietnam.

*Chapitre Quatre*

# COUP DE PASSION

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**L**A fille du bourgeois le plus riche du village, prénommée Mâu (« Merveille »), suivait souvent sa mère qui montait à la pagode faire des offrandes d'encens et se prosterner devant le Bouddha. La première fois qu'elle vit Frère Kinh Tâm, Mâu fut ébahie. Qui était donc cette personne si raffinée, dont le visage était si rayonnant et le comportement si distingué ? Bien que Kinh Tâm eût la tête rasée et qu'il portât une robe de moine, il était très gracieux et élégant. Lorsqu'il était encore une personne laïque, son apparence et sa prestance étaient certes déjà remarquables, mais après avoir prononcé les vœux des novices et s'être débarrassé de sa chevelure, encore plus de beauté émanait de Kinh Tâm. Son expression s'éclaira encore davantage, ses yeux devinrent plus vifs et intelligents, son front plus clair ; tout son visage resplendissait. En aucun cas une personne malheureuse n'aurait pu porter un tel sourire, un tel visage et un regard lumineux comme le sien. Quiconque le rencontrait commençait à éprouver plus d'amour pour la vie. La première fois que Mâu vit le novice, elle l'aima immédiatement ; mais par malheur cet amour pour lui était plein d'attachement et de désir ardent – il ne s'agissait pas d'un amour spirituel.

De retour chez elle, Mâu ne put dormir. De jour comme de nuit, elle était hantée par l'image du jeune moine. Frère Kinh Tâm était beau garçon, était-ce la raison pour laquelle Mâu l'aimait en secret ? Ce n'était sans doute pas cela. Elle avait déjà rencontré d'autres beaux jeunes hommes, mais ceux-ci ne lui avaient pas fait cet effet. Parmi ceux qui avaient approché ses parents pour demander sa main, il y en avait également qui étaient charmants et cependant elle n'avait jamais eu un tel sentiment. Elle ne parvenait pas à résister à cet amour incompréhensible, hors du commun. Elle savait qu'il était moine et qu'elle ne devait pas l'approcher, néanmoins cette conscience ne pouvait l'empêcher de penser à lui nuit et jour.

Mâu était une jeune fille riche et en outre elle était jolie, ce qui la rendait facilement orgueilleuse. Il était très difficile de la rencontrer. Lorsqu'elle n'aimait pas quelqu'un, elle était tout à fait décidée à ne pas voir cette personne. Mais quel jeune homme ne voulait pas la rencontrer et être proche d'elle ? Mâu recevait finalement en retour les conséquences de son attitude. Elle tenait tellement à être proche de Frère Kinh Tâm, à s'asseoir



près de lui ; mais il trouvait toujours le moyen d'éviter sa présence. La raison n'en était pas que le jeune moine craignait de rencontrer une belle jeune femme, c'était simplement dû au fait qu'il mettait tout son cœur à appliquer les préceptes et les bonnes manières monastiques, et qu'il ne voulait donc pas passer de temps en compagnie d'une femme dans un lieu désert et en aparté. Mâu avait cherché à croiser le chemin du Frère dans l'enceinte du temple aussi bien que sur les chemins menant au village, mais à chaque fois il trouvait un prétexte pour ne pas s'arrêter ni parler en privé. Kinh Tâm avait expliqué que si Mâu se joignait aux autres jeunes gens pour venir écouter les enseignements bouddhistes, il eût été très content de s'asseoir et de partager sa compréhension et ses expériences de pratique. Or, ce que Mâu souhaitait le plus était de pouvoir se tenir seule près du Frère ou de s'asseoir seule avec lui pour lui dire qu'elle l'aimait à tel point que sans lui, elle ne pourrait sans doute pas survivre. Il semblait que le novice savait déjà tout cela et par conséquent il évitait intentionnellement la jeune femme pour ne pas se retrouver dans une situation ingérable pour lui. Le souhait le plus profond de Frère Kinh Tâm était de pouvoir pratiquer la voie d'un moine. C'était le souhait d'un esprit tourné vers l'éveil, le vœu du cœur d'un bodhisattva ; c'était un esprit d'amour dans le sens où il faisait vœu d'aimer avec bienveillance, avec compassion, avec joie et avec équanimité. Ce n'était pas du tout une sorte d'amour sentimental emprisonnant, plein d'attachement et de désir. L'amour véritable, d'après le Bouddha, consistait à aimer et à soulager tous les êtres qui souffraient à cause de l'avidité, de la haine, de l'ignorance, de l'orgueil et du doute.

Mâu était amoureuse du novice ; or, voyant que lui ne la poursuivait pas, qu'il ne recherchait pas ses faveurs, qu'il ne s'éprenait pas d'elle, son amour-propre en fut blessé. Jamais, dans sa vie, un jeune homme ne s'était comporté de la sorte avec elle. Tous les autres étaient toujours prêts à lui courir derrière, à lui faire la cour, à attendre qu'elle leur fît grâce d'un peu d'affection. Et voilà qu'elle rencontrait une personne qui se comportait très différemment. La personnalité de Frère Kinh Tâm était si noble, Mâu ne pouvait pas faire usage de son autorité, de sa beauté ni de son argent pour le conquérir. Elle se mit alors à ressentir de la haine envers le moine ; elle le haït tout en continuant à être éprise de lui.

Cette nuit-là, c'était la pleine lune du mois de septembre. La lune répandait une vive clarté et Mâu se trouvait seule à la maison, car ses parents s'étaient absentés à l'occasion d'une commémoration annuelle de

décès dans la famille de la mère ; ils n'étaient pas encore rentrés. L'air de l'automne était calme et très froid. Mâu ne pouvait plus supporter la solitude qui s'emparait de tout son être. Le matin, elle s'était rendue à la pagode pour offrir de l'encens, et le domestique de la maison, prénommé Thuong, l'avait accompagnée pour l'aider à porter des offrandes. Elle avait cherché à rencontrer Frère Kinh Tâm en demandant à Frère Thành Tâm de prévenir son jeune Frère qu'elle voulait s'entretenir de certaines choses en privé avec lui. Mais le novice avait renvoyé le message disant qu'il avait du travail dans la salle de méditation et qu'il n'avait pas le temps de la rencontrer. Mâu était partie courroucée, et elle n'avait même pas voulu rester écouter l'enseignement du maître. Assise sous la véranda, près des théiers en fleurs, elle se sentait très énervée et ne cessait de s'apitoyer sur son sort. Elle fondit en larmes et prit son visage entre ses mains. Elle pensait sans cesse à cette personne. Si seulement elle pouvait sentir ses bras l'enlacer ! Le ciel était très clair et la lune très brillante, mais le cœur de Mâu débordait de tristesse. Soudain, elle s'aperçut que quelqu'un se tenait debout à côté d'elle. La silhouette d'une personne se découpait dans la lumière de la lune. Mâu leva les yeux et vit Thuong, le serviteur de la maison, qui la regardait avec embarras. Mâu regarda Thuong et elle vit le moine. Elle leva les bras, faisant signe à Thuong de s'approcher. Elle l'étreignit, et lui répondit à son étreinte. Puis elle le conduisit à sa chambre, comme poussée par le délire. Elle se persuadait qu'il s'agissait de Frère Kinh Tâm. Dans son égarement, elle laissait son désir ardent, son désespoir et son amour-propre la commander. Elle mena Thuong à son lit et laissa la nature suivre son cours, avec l'impulsion de quelqu'un qui avait perdu la raison. Pendant tout ce rapport avec le domestique, Mâu s'imaginait qu'il était Frère Kinh Tâm. Elle serrait passionnément dans ses bras le moine imaginé et pressait avec fougue ses lèvres sur les siennes.

Cette folie ne dura pas plus de cinq minutes, et soudain, les deux jeunes gens se réveillèrent. Mâu se mit à tempêter contre Thuong, le chassant de la maison. Thuong se prit la tête entre les mains et s'enfuit de la chambre, réalisant tout à coup qu'il venait de commettre un crime grave ! Si le maître et la maîtresse de la maison l'apprenaient, il serait dans une situation impossible, et non seulement lui, mais également ses parents qui habitaient dans son village natal se trouveraient compromis...

Au cours des jours qui suivirent, Mâu et Thuong vécurent dans un enfer de remords et de peur. Ils n'avaient absolument aucune conscience du fait

que pendant ce temps, grâce à la pratique des préceptes et des actes en pleine conscience, les jeunes moines vivant au temple voisin demeuraient dans le monde de la paix, du bonheur et de la liberté.

Puis, un matin, Mâu se réveilla et se sentit indisposée. Les symptômes lui révélèrent qu'elle était enceinte. Alors, les soucis prirent toute la place dans son esprit. Elle s'inquiétait pour elle-même, pour ses parents ainsi que pour Thuong. Eux tous étaient victimes de l'attitude de Mâu, de son attachement, de sa soif inéteuquée, de sa haine et de son amour-propre. Dès qu'elle fut certaine qu'elle attendait un enfant, elle s'arrangea pour réunir une importante somme d'argent. Elle fit porter cet argent à Thuong et lui ordonna de s'exiler et de ne jamais revenir dans la région, pas même pour revoir ses parents à Nhât Nam. Mâu prévint que son père était très irascible et qu'il trouverait les moyens d'impliquer les parents de Thuong.

Le jeune homme pleura tandis qu'il tenait cet argent dans les mains. Il partit le jour même. Deux mois plus tard, les riches époux commencèrent à remarquer les changements chez leur fille. Ils comprirent que la pire des choses était arrivée. Ils questionnèrent Mâu avec insistance, mais cette dernière était fermement résolue à ne rien dire. Elle était remplie de honte au point qu'elle ne pouvait révéler la vérité à ses propres père et mère. Comment aurait-elle pu avouer qu'elle avait couché avec un domestique ! C'était une chose inacceptable pour elle et pour toute la société dans laquelle elle vivait. Les deux bourgeois tentèrent d'arracher des aveux à leur fille sans cesse pendant trois jours mais elle resta muette. Elle déclara simplement qu'elle ne se sentait pas bien. Le quatrième jour, alors que tous les trois étaient à table, ils entendirent le tambour du village retentir, et le crieur public annonça que Thi Mâu, fille de l'homme le plus riche du village, femme adultère enceinte, était convoquée à la maison communale pour s'expliquer et être jugée par l'assemblée du village.

Le couple de rentiers se sentit si humilié qu'il ne put dire mot. Ils étaient les personnes les plus en vue du canton, occupant toujours le premier rang, et quiconque les rencontrait devait s'incliner et s'enquérir de leur santé ; mais voilà qu'on convoquait leur fille au tribunal pour répondre à l'accusation d'être tombée enceinte avant de s'être mariée ! Comment pourraient-ils désormais regarder les villageois en face !

Le père de Mâu l'escorta et la présenta devant l'assemblée du village. Sa mère, elle, resta à la maison. Se tournant vers le père et la fille, le doyen qui présidait à l'Assemblée Communale déclara :

– Mâu, tu es accusée d’être tombée enceinte sans être mariée, nous exigeons que tu dises aux villageois qui est le père de ton enfant. Si tu dis la vérité, le village t’autorisera à te marier avec cet homme. Si tu mens, alors, même si ton père veut racheter ta cause au prix de neuf buffles et trente vaches, ta cause ne pourra pas être rachetée.

Après avoir parlé, le doyen regarda Mâu droit dans les yeux. Les autres personnalités du village la regardaient aussi en face. La jeune femme évita leurs regards et baissa les yeux vers le sol. Elle réfléchit :

– Je ne peux pas dire la vérité. Si je la révèle, je jetterai l’opprobre sur ma famille entière, je détruirai leur prestige, j’avilirai mes propres parents. Il y a tellement de jeunes hommes issus du même rang social que le nôtre qui ont demandé ma main et à qui je l’ai refusée, et voilà qu’à présent j’ai couché avec un domestique. Je ne peux tout simplement pas leur dire la vérité ! D’ailleurs, si je la révélais, personne ne pourrait y croire, d’autant moins qu’aujourd’hui Thuong a quitté le pays. Alors, pourquoi ne pas prétendre que j’ai couché avec Frère Kinh Tâm ? Le doyen a promis que selon la loi de notre village, je pourrais être mariée avec ce Frère si j’avoue avoir couché avec lui...

À cette pensée, Mâu releva son regard vers le président de l’Assemblée Communale. Elle lui dit :

– J’ai fauté, j’ai eu un rapport avec Frère Kinh Tâm, un novice qui vit au temple Phap Vân. J’aime ce moine. Je l’ai laissé coucher avec moi parce que je ne pouvais pas résister. Je demande aux villageois de me pardonner et de nous permettre de nous marier.

L’assemblée toute entière réagit avec stupéfaction. Incroyable, un jeune moine aussi respectable que Frère Kinh Tâm aurait commis une telle chose ?

Le doyen s’enquérit :

– Et quand avez-vous pu coucher ensemble, que tu sois enceinte maintenant ?

Mâu répliqua aussitôt :

– Il y a environ trois mois. Nous étions assis derrière la stupa des patriarches dans le temple. Il était autour de dix-huit heures.

L’ancien se tourna pour donner un ordre à deux gendarmes :

– Montez au temple chercher le vénérable abbé et le jeune Kinh Tâm, qu’ils viennent immédiatement répondre devant l’assemblée du village.

Moins d'une heure plus tard, le maître abbé du temple Nuage de Dharma arrivait. Il était accompagné non seulement de Frère Kinh Tâm, mais également de ses deux autres disciples, Frère Chi Tâm et Frère Thành Tâm.

Après avoir invité l'abbé à s'asseoir, le juge du village regarda Kinh Tâm et l'interrogea :

– Comment se fait-il qu'étant devenu moine, tu aies brisé les préceptes et couché avec une femme qui est maintenant enceinte ?

Puis il continua, désignant Mâu :

– Cette demoiselle nous a tout rapporté. Si toi-même tu reconnais avoir commis ce tort, l'assemblée fera preuve de compassion et te permettra de quitter la vie monastique et d'épouser Mâu. Si par contre tu le récusés et que tu mens, tu seras puni en vertu de nos lois ancestrales.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Chapitre Cinq*

# QUE LE CIEL RENDE LA JUSTICE

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**K**INH Tâm sentit un torrent de désespoir inonder son cœur. Il secoua la tête en signe de dénégation. Il n'avait pas imaginé qu'un tel état de choses pouvait encore survenir ! Assez récemment, il avait déjà dû supporter une première accusation indignante, et à présent il se retrouvait victime d'une deuxième injustice sans doute encore bien plus grande. Mais le jeune novice ne permit pas au désespoir de l'envahir entièrement, il parvint à s'en protéger. Joignant les paumes de mains en bouton de lotus, il ferma les yeux et suivit sa respiration avec toute son attention. Puis il rouvrit les yeux et répondit avec calme et pondération au juge du village :

– Vénérable doyen, respectés villageois, je suis un moine engagé à pratiquer rigoureusement les préceptes, je ne les transgresse en aucun cas de cette manière. Puisse le Tathagata<sup>1</sup> être témoin que le novice Kinh Tâm ici présent affirme que depuis le jour où il a été ordonné jusqu'à aujourd'hui, il n'a jamais transgressé le précepte de chasteté avec qui que ce soit. Cette demoiselle doit se méprendre sur mon compte et me confondre avec quelqu'un d'autre.

Les paroles du Frère étaient claires et solennelles. Le juge se tourna à nouveau vers Mâu qui répéta d'une voix tranchante ce qu'elle avait affirmé auparavant, son regard toujours tourné vers le sol.

Frère Chi Tâm ne put réfréner davantage sa colère. Il gronda :

– Mademoiselle, je ne vous permets pas d'accuser faussement mon jeune Frère comme vous le faites ! À dix-huit heures, nous avons chaque jour notre session de récitation des soutras et nous étions tous les trois présents ensemble pour cette liturgie. Depuis son ordination jusqu'à aujourd'hui, mon Frère Kinh Tâm n'a jamais manqué une seule session de pratique quotidienne, comment aurait-il pu trouver le temps de venir s'asseoir avec vous derrière la stupa des patriarches !

Mâu répliqua :

– Il se peut que je ne me souvienne pas précisément de l'heure. Peut-être que c'était avant l'heure des récitations du soir. Peut-être qu'il était en fait plutôt seize heures trente.

Trouvant Mâu si assurée, le juge reprit la parole :

– Mâu s’est confessée mais le novice Kinh Tâm n’a pas reconnu sa faute. Gendarme, étendez-le à terre et donnez-lui sept coups de bastonnade pour voir si ce moine menteur continue à contester l’accusation ou pas !

Kinh Tâm fut saisi par deux gendarmes et allongé à terre sur une natte de paille. Un homme prit le bâton et lui assena des coups très violents. Frère Chi Tâm s’écria :

– De tels coups vont le tuer, c’est sûr !

Toutefois, ces hurlements ne purent arrêter le gendarme. Kinh Tâm reçut sept coups provoquant une douleur qui pénétra sa chair jusqu’à la moëlle, et pourtant aucune plainte ne sortit de sa bouche.

Puis son maître, ressentant une très grande pitié, lui conseilla :

– Kinh Tâm, mon cher enfant, si tu as commis une telle faute, il faut avouer. Ensuite, tu pourras te repentir afin d’être autorisé à continuer ta vie monastique. Pour ma part, je ferai en sorte de payer l’amende et les dédommagements pour toi. Je t’en prie, soumets-toi sinon ils continueront à te battre et tu ne pourras jamais tenir. Tes forces sont celles d’un frêle étudiant, tu n’as pas la résistance de ton grand Frère Chi Tâm.

Kinh Tâm se tourna avec les mains jointes devant son maître :

– Ô mon maître, je n’ai pas transgressé les préceptes, je ne peux en aucun cas reconnaître que je les ai transgressés. Je vous supplie d’avoir de la compassion envers moi et de comprendre mon refus, car je ne peux porter la culpabilité pour une faute que je n’ai pas commise.

Alors, le doyen cria à ses gendarmes de poursuivre le châtiment et de frapper le novice encore trente fois.

Les plaies sur le corps de Kinh Tâm saignaient et le sang commença à couler sur ses vêtements, pourtant la torture continua. Ce fut à présent Frère Thành Tâm qui ne put plus supporter l’épreuve : il se mit à pleurer et cacha ses yeux de ses mains.

Soudain, Mâu hurla. Elle s’était levée et avancée face aux magistrats ; elle pleurait et criait en même temps :

– Allez-y, frappez encore, frappez-le qu’il meure enfin ! Quant à moi, frappez-moi donc à mon tour et que je meure aussi !

Puis elle déchira sa robe et se frappa la tête et la poitrine comme une jeune femme prise de folie.

Tout à coup, à la surprise de tous, quelqu’un toussa fort pour s’éclaircir la voix et un chant puissant comme une cloche se fit entendre. C’était le



vénérable maître des trois moines novices, l'abbé du temple Nuage de Dharma. Il se tint debout et chanta le poème liturgique suivant :

*La rivière de l'attachement est interminable,  
De l'océan de l'ignorance émergent des vagues immenses.  
Pour nous libérer du royaume du samsara<sup>2</sup>,  
Concentrons-nous parfaitement dans l'invocation du nom des bouddhas.*

Sa voix était si solennelle que même le gendarme dut arrêter son geste, et toute l'assemblée figée regarda dans la direction du maître zen. À la fin du chant, ce dernier s'exprima doucement et humblement :

– Vénérable juge, respectés citoyens de l'assemblée du village, dans cet incident, d'une manière ou d'une autre, il y a forcément des points obscurs que les intéressés ne sont pas encore en mesure de clarifier. Je prie le juge et toute l'assemblée du village de faire preuve de compassion et de m'autoriser à ramener Frère Kinh Tâm au temple pour le corriger et le moraliser. J'ai la croyance que Frère Kinh Tâm a réellement la volonté de pratiquer la règle monastique. Pendant la totalité des deux années passées, je ne l'ai jamais vu transgresser le moindre précepte ni la moindre règle mineure. Pour cette raison, je souhaite me porter garant de ce novice et le ramener au monastère ; espérons qu'avec le temps nous découvrirons la vérité. Je suis moi-même un moine ancien demeurant au temple Phap Vân depuis plus de quarante ans et je prie l'assemblée de consentir à cette demande comme une faveur faite à ma personne.

Les propos de l'abbé firent une très forte impression et incitèrent une grande partie des personnes présentes à incliner la tête en signe d'approbation. Le doyen déclara la séance rompue et il renvoya l'assemblée du village. Les citoyens décidèrent de suspendre cette affaire pour une période indéterminée pendant laquelle ni Kinh Tâm ni Mâu n'auraient à payer d'amende.

L'abbé demanda que les deux Frères aînés soutinssent Kinh Tâm pour rentrer au monastère. De retour là-haut, le jeune novice blessé sollicita un baquet d'eau chaude à laisser dans sa chambre et il pria aussi ses Frères de lui permettre de rester seul pour panser ses plaies qui saignaient encore. Il expliqua que depuis son enfance, il avait l'habitude de soigner lui-même ses propres blessures et qu'il ne voulait pas qu'une autre personne s'y applique. Thành Tâm et Chi Tâm se plièrent à la volonté de Kinh Tâm bien que tous les deux eussent tellement voulu soigner le petit Frère qu'ils aimaient et respectaient de tout leur cœur.

Ce soir-là, alors qu'il était allongé en convalescence, Frère Kinh Tâm entendit qu'on frappait à la porte. De son lit, il perçut la voix de Frère Thành Tâm. Ce dernier était descendu au village, il s'était procuré des plantes médicinales et en avait préparé une décoction que son jeune Frère devrait boire pour se remettre plus vite de ses blessures. Kinh Tâm pria son aîné de déposer le remède devant la porte et il l'assura qu'il ouvrirait lui-même pour prendre le bol. N'étant pas en état de monter jusqu'au clocher et d'inviter la grande cloche, il demanda aussi à son Frère de s'en charger durant les prochains jours.

1 Tathagata : mot de langue pali qui signifie littéralement, « celui qui vient de la réalité telle qu'elle est ». C'est une expression qui désigne le Bouddha.

2 Le cycle des naissances et des morts dans lequel les êtres sont emprisonnés tant qu'ils n'ont pas encore réalisé l'Éveil.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Chapitre Six*

# L'ÉPÉE TRANCHANTE DE LA SAGESSE

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**Q**UAND il se réveilla le matin suivant, bien qu'il eût encore des douleurs atroces, Kinh Tâm eut soudain une sensation plaisante telle qu'il n'en avait jamais éprouvée auparavant. Son esprit était léger et dispos. La veille, le novice était submergé par les souffrances, déchiré entre deux options : d'une part, celle de révéler la vérité de son identité de femme, ce qui aurait prouvé immédiatement son innocence et mis fin à toute suspicion et accusation injuste ; d'autre part, celle de persévérer dans la patience afin de pouvoir continuer sa vie de moine. Étant une femme, Kinh Tâm n'avait pas suffisamment de force pour endurer les coups de bâton si violents. À chaque fois que le bâton s'était abattu sur lui, le novice avait senti que la douleur l'atteignait jusque dans le creux des os. Pourtant, il s'était efforcé de supporter sans pousser un seul cri ni implorer grâce. Il n'avait pas pleuré non plus, même pas en silence. Il savait bien que s'il avait dévoilé qu'il était une femme, le bourreau aurait cessé immédiatement de le frapper et la justice lui aurait été rendue. Or, s'il divulguait ce secret, il était certain qu'il ne serait plus autorisé à vivre dans le monastère, et il avait tant de bonheur à être moine qu'il se sentait incapable de lâcher prise de ce trésor. Il préférait endurer des douleurs immenses et rester victime de l'exécrable méprise pour pouvoir conserver ce bonheur-là. Qu'on lui jetât la pierre injustement, qu'on le haït, qu'on le méprisât et qu'on le torturât ne lui importait plus car il avait un idéal, il connaissait le goût du bonheur, de l'ouverture et de la tolérance qui lui donnaient la force de traverser toutes ces injustices et ces accusations à tort. Étendu sur le lit, le novice ressentit une joie profonde en pensant au fait que la veille, il avait grandement réussi dans la pratique de l'endurance.

Cinq jours plus tard, s'étant rétabli, Frère Kinh Tâm endossa sa Sanghati<sup>1</sup> sur sa robe longue et vint se prosterner devant son maître. Il pensait que bien qu'il n'eût pas transgressé les préceptes et qu'il n'eût commis aucun crime, c'était néanmoins à cause de lui que le vénérable maître était devenu une des pièces du scandale. L'abbé attendit que son disciple eût fini de se prosterner et de ranger sa robe cérémonielle pour lui indiquer de s'asseoir. Les deux Frères aînés de Kinh Tâm étaient également présents. Le maître parla doucement :

– Tes deux grands Frères ont raconté que l’opinion publique concernant ta situation est tumultueuse. Seules quelques personnes semblent comprendre et aimer Frère Kinh Tâm, pour le reste la plupart ont tendance à vouloir croire la déposition de Mâu. On entend de très méchantes moqueries au sujet de cette histoire, et partout les gens en parlent. Kinh Tâm, l’heure est grave pour nous. Tu dois faire vraiment très attention.

Frère Chi Tâm joignit les paumes :

– Cher maître, les personnes qui nous comprennent et nous font confiance sont celles qui fréquentent régulièrement la pagode pour écouter les enseignements du Dharma et travailler bénévolement, c’est-à-dire que ce sont les personnes qui ont eu l’occasion d’être proches de nous tous. Elles respectent le précepte qui les gardent des mensonges et des mauvaises paroles ; et ainsi, bien qu’elles ne soient pas très au fait de la situation exacte et qu’elles ne puissent pas croire absolument que mon jeune Frère soit innocent, elles ne disent rien qui puisse salir son honneur ou le diffamer. Mais encore une fois, les personnes qui parlent sans réfléchir sont très nombreuses. Elles se plaisent beaucoup à écouter et raconter les ragots. Il y en a qui demandent : « Pourquoi l’abbé n’a-t-il pas chassé Frère Kinh Tâm du monastère une fois pour toutes, au lieu de fermer les yeux sur quelqu’un qui offense les préceptes dans l’enceinte même du temple ? » Maître, c’est vrai, notre temple vit un grand malheur. Je pense que tous les trois, nous devrions pratiquer la repentance chaque jour afin d’en appeler à la protection du Bouddha et des bodhisattvas pour pouvoir traverser cette phase difficile.

Le maître regarda Frère Kinh Tâm :

– Ton grand Frère a raison. Même si tu es innocent, même si tu n’as jamais transgressé les préceptes, tu devrais pratiquer la repentance chaque jour. Moi-même, je suis déterminé à suivre ce rituel de purification avec vous. Nous allons pratiquer afin de nettoyer toute trace de mauvaises actions passées et de renouveler complètement notre corps, notre esprit et nos actes. Votre maître n’exige pas de ses disciples qu’ils soient parfaits et ne commettent jamais d’erreur, non, vous et moi ne sommes naturellement pas des saints. La seule chose que votre maître attende de vous, c’est que lorsque vous commettez une erreur, vous appreniez une leçon afin de ne jamais répéter cette faute à l’avenir. Si vous êtes capables de faire cela, je serai toujours présent pour vous soutenir, que ce soit de mon vivant ou au-delà.

Ayant écouté leur maître les instruire ainsi, les Frères, emplis de gratitude, se levèrent, se tournèrent face à lui et se prosternèrent trois fois.

Dans la soirée, après la liturgie, Frère Kinh Tâm retourna dans la chambre de son maître, se prosterna à nouveau et demanda l'autorisation de construire près du grand porche un cabanon en bambous et en chaume dans lequel il pourrait loger temporairement. Le novice justifia sa requête en disant que s'il vivait comme cela à l'écart, les railleries mondaines n'atteindraient pas autant l'abbé et le monastère. Le vénérable commença par refuser cette permission à Kinh Tâm, mais voyant que le jeune Frère était si sincère et qu'il y tenait tellement, il approuva pour le contenter. Il déclara :

– Tu es mon disciple, mon enfant, et j'ai confiance en toi. J'espère que tu vas pratiquer avec diligence pour pouvoir surmonter les souffrances et les épreuves présentes dans ton cœur. Que tu aies commis ou non une faute, tu n'en demeures pas moins mon enfant et ma continuation, c'est pourquoi je ferai tout ce qui m'est possible pour te soutenir sur ton chemin d'apprentissage et de pratique.

Kinh Tâm édifia sa cabane couverte de chaume grâce à l'aide de ses deux aînés. Durant cette période, le maître recueillit dans le monastère un garçon de sept ans prénommé Man, qui demanda à devenir postulant. Il était le fils de Monsieur Hang, pêcheur dans le village voisin. Il était orphelin de mère depuis l'âge de trois ans. Man eut le droit de raser sa chevelure et de porter la robe marron ; il garda toutefois une poignée de cheveux au-dessus du front<sup>2</sup> qui lui donnait un air adorable. Man commença à apprendre les liturgies du matin et du soir ; en dehors de cet apprentissage, il aidait les Frères dans les tâches quotidiennes au jardin et à la cuisine.

Le cabanon construit par les novices était très soigné. Il fut dressé derrière le grand porche, mais se trouvait quand même sur les terres du monastère. Bien qu'il logeât à cet endroit, Kinh Tâm continuait de venir dans le temple pour les activités avec le maître, pour les chants de repentance et les travaux communautaires. Il conserva également la responsabilité de sonner la grande cloche chaque soir. Il pratiquait très diligemment, et ses deux Frères aînés étaient surpris de ne jamais observer le moindre trait de tristesse sur son visage ni de jamais l'entendre prononcer le moindre reproche envers qui que ce fût, en dépit du fait que les gens dissent du mal de lui et le couvrirent d'injures. Pendant un cercle de

partage sur le Dharma, Frère Thành Tâm demanda à Kinh Tâm comment il parvenait à maintenir ainsi sa sérénité et sa paix. Celui-ci répondit :

– La raison pour laquelle je ne ressens pas de difficulté et je ne me plains pas, c'est que j'ai appris la vertu de la grande patience, l'une des six paramitas. Si nous sommes capables de pratiquer cette endurance, nous pouvons dépasser la rive des misères pour arriver à la rive de la liberté et du bonheur. *Paramita*, comme vous le savez, signifie rejoindre l'autre rive. Dans le Soutra des Six Paramitas, le Bouddha a enseigné :

*Une personne qui se passionne et s'attache  
Ne possède plus aucune lucidité.  
Elle nous cause d'amères souffrances.  
Si nous savons comment endurer,  
Notre esprit sera paisible.  
Celui qui néglige son corps et son esprit,  
Ne pratique pas les préceptes,  
Nous accuse calomnieusement et nous nuit.  
Si nous supportons patiemment,  
Notre esprit sera paisible.  
Quelqu'un d'ingrat et de trompeur,  
Dont le cœur est rempli de haine,  
Cause des injustices criantes.  
Si nous pratiquons la patience,  
Notre esprit demeurera en paix.*

Ensuite Frère Kinh Tâm cita le passage d'un soutra dans lequel le Bouddha donna l'image d'une poignée de sel que l'on jette dans un bol d'eau. Cette eau devient salée et une personne assoiffée la trouvera imbuvable. Si l'on jette par contre cette poignée de sel dans une rivière, la situation est tout à fait différente. Bien que la quantité de sel soit la même, la rivière ne pourra pas être rendue salée parce qu'elle est bien plus vaste et parce que l'eau coule jour et nuit. Quiconque puise dans la rivière pour boire trouvera l'eau douce, personne ne pâtira du fait qu'une poignée de sel y a été jetée. Le Frère ajouta encore :

– Lorsque nous pratiquons la contemplation, que nous regardons profondément et précisément, nous avons alors la possibilité de comprendre et d'accepter ; tout naturellement notre esprit peut s'ouvrir. Il devient illimité comme la mer ou comme le fleuve. Une fois que nous avons pu

comprendre la souffrance et les difficultés de l'autre personne, nous sommes capables de l'accepter et de l'aimer même si elle nous a tourmenté, causé des difficultés et fait subir des malheurs. À cause des désirs, de la colère, de l'ignorance et de la haine, les êtres commettent tant de fautes qui nous font souffrir. Si nous pouvons voir cela, nous n'aurons plus à nous mettre en colère ni à faire de reproches. Nous saurons faire preuve de patience et notre esprit sera en paix.

Enfin, Kinh Tâm clarifia :

– L'endurance ne consiste pas à réprimer ni à serrer les dents pour supporter avec ressentiment ou même avec résignation. Réprimer et se résigner n'a rien à voir avec la paramita de la patience, car ces comportements ne nous mènent pas à l'autre rive. Nous devons nous exercer à la contemplation, au regard profond, à la compréhension, à la bienveillance, à la compassion, à la joie partagée et à l'inclusivité. Être bienveillant, c'est offrir le bonheur ; être compatissant, c'est aider à soulager la souffrance d'autrui ; être joyeux, c'est avoir de la gaîté dans le cœur ; être inclusif ou équanime, c'est lâcher prise de toute colère, des préjugés et de l'attachement. Lorsque notre esprit est rempli de bienveillance, de compassion, de joie et d'équanimité, il devient l'esprit illimité, aussi vaste qu'un grand fleuve. Avec un esprit si vaste, les misères et les souffrances ne sont pas assez fortes pour nous noyer, tout comme une poignée de sel qui ne suffit pas à saler une grande rivière. Si j'arrive encore à vivre et à continuer ma pratique, si j'ai tant de bonheur dans ma vie de moine, c'est vraiment grâce au fait que j'ai appris à pratiquer ces quatre qualités illimitées.

En entendant Kinh Tâm partager de la sorte, les deux autres novices furent très admiratifs et contents pour leur Frère. Le lendemain matin, Frère Chi Tâm rapporta ces propos au maître, ce qui le rendit également très satisfait.

Dans le village, les moqueries et les critiques commencèrent à s'apaiser petit à petit. Au terme de sa grossesse Mâu donna naissance à un fils ; et le vieux père, dans un moment de furie, ordonna à sa fille de porter l'enfant à son géniteur, car lui n'acceptait pas dans son foyer un bébé que personne ne reconnaissait. Mâu n'osait toujours pas dévoiler la vérité. Elle ne savait pas quelle était la chose juste à faire. Finalement, éhontée, elle prit le nouveau-né et monta au temple pour le confier au novice.



- 1 Robe de cérémonie des moines bouddhistes. Dans la tradition vietnamienne, elle consiste en un grand rectangle d'étoffe de couleur ocre en général, elle est portée par-dessus la robe usuelle, elle couvre l'épaule gauche mais pas l'épaule droite et tient avec une attache sur la poitrine à gauche.
- 2 Au Vietnam, les jeunes postulants qui vivent dans le monastère gardent une ou trois mèches de cheveux jusqu'au jour de leur ordination formelle où leur tête est complètement rasée.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Chapitre Sept*

# UN CŒUR DE DIAMANT

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**K**INH TÂM avait longuement réfléchi à la manière dont il devrait répondre à son maître et à ses Frères au sujet de sa décision de garder l'enfant ; il les avait implorés de comprendre et d'accepter, mais cela n'empêcha pas Frère Thành Tâm d'être fâché et de refuser de croiser le regard de Kinh Tâm pendant plusieurs jours. Ce n'était pas que le grand Frère n'aimât plus son cadet, seulement il n'avait pas la capacité de supporter cet événement. N'étant pas le père de ce nourrisson et ayant dit à tout le village qu'il n'en était pas le père, pourquoi devait-il maintenant l'accepter et s'en occuper ? S'étant libéré du joug, pourquoi se passait-il ainsi lui-même la corde autour du cou ? Thành Tâm avait bien entendu le raisonnement exposé par Kinh Tâm disant que quand bien même on construirait un stupa splendide à neuf étages, cela n'égalerait pas les mérites créés en venant au secours d'un être humain, il ne pouvait néanmoins accepter. Que son Frère vînt au secours de n'importe quelle autre personne, c'était une chose, mais pourquoi fallait-il qu'il aidât « cet être-là » ? Or, Kinh Tâm restait sur sa position de manière plus inébranlable que le roc, c'était là son cœur de diamant. S'il pensait qu'il était juste de faire une chose, il la faisait immédiatement et personne n'eût pu l'en empêcher. Comment une personne si pure, calme et douce pouvait-elle être aussi têtue et implacable ? Enfin, après sept jours, Thành Tâm changea d'attitude, la détermination de son jeune Frère l'amenant à changer son propre regard. Qu'en était-il de Frère Chi Tâm ? Lui aussi était initialement en désaccord, mais il garda le silence et ne s'opposa pas à la décision de Kinh Tâm. Peut-être était-il tiraillé dans son cœur entre deux tendances : d'une part, il craignait les critiques des gens ; d'autre part, il avait confiance en son Frère qui était une personne vraiment exceptionnelle dans sa vie. Le maître pour sa part réagit d'une façon aussi peu ordinaire : après avoir écouté la requête de son plus jeune disciple, il resta silencieux, puis il répondit : « Prends tes propres dispositions, tu as assez de maturité et de sagesse. Fais ce que tu penses être correct. »

S'occuper d'un nouveau-né était effectivement une affaire difficile ! Tante Han, du hameau situé plus bas, n'avait pas beaucoup de lait, mais elle était d'accord pour le partager pour le petit Thiên Tà (« Bon Héritage »). Tel fut le nom donné par Kinh Tâm à l'enfant. Le novice apprit à mâcher du

riz jusqu'à ce qu'il fût assez liquide pour être avalé par Thiên Tàì. Ensuite, le jeune moine berçait l'enfant en lui chantant les poèmes des enseignements du Bouddha ; il ne chantait jamais d'autres poèmes. Celui que Frère Thành Tâm préférait était *Le son de la marée montante* :

*La porte universelle du Dharma est déjà ouverte.*

*La voix de la marée montante se fait entendre et annonce le miracle :*

*Un bel enfant apparaît dans le cœur d'une fleur de lotus ! Une simple goutte de cette rosée de compassion suffit à faire renaître le printemps  
Et vivifie nos montagnes et nos rivières.*

Man, le postulant, aimait beaucoup tenir le nourrisson dans ses bras. Très souvent, il courait à la cabane, demandait à pouvoir tenir Thiên Tàì ou au moins à s'asseoir près de lui pour le regarder dormir. Avec la présence du nouveau-né, la vie au monastère devint plus joyeuse. Frère Kinh Tâm prenait soin du petit avec tout son amour, et cette tâche fut pour lui une nouvelle manière de pratiquer. Il dut prier Frère Thành Tâm de sonner la grande cloche chaque soir, car il était très inconmode de tenir l'enfant dans les bras tout en sonnant la cloche ! Le son de cette cloche était si fort qu'il réveillait régulièrement Thiên Tàì qui se mettait à pleurer. Parfois, Kinh Tâm regrettait tant la cloche, il demandait alors à son grand Frère de tenir l'enfant pour pouvoir lui-même monter inviter la cloche et chanter les poèmes. Man aussi souhaitait de temps en temps garder le bébé pendant que Kinh Tâm invitait les sons de cloche et qu'il chantait ; tout le monde aimait son chant et trouvait qu'il manquait quelque chose lorsque cette voix était absente.

Comme il avait toujours été doué pour la couture, le novice confectionna des vêtements pour l'enfant. Il utilisa uniquement de l'étoffe brune<sup>1</sup> et fabriqua même de toutes petites robes de moine. Lorsque Thiên Tàì eut deux ans, Kinh Tâm lui apprit à l'appeler « papamoine<sup>2</sup> ». Entendant cela, les deux Frères aînés éclatèrent de rire, mais ils ne s'en préoccupèrent pas davantage. En grandissant, étrangement, l'enfant ne ressemblait pas du tout à sa mère ; au contraire son visage était de plus en plus similaire à celui de son « papa-moine ». Ce fait ne manqua pas de provoquer encore plus de doute de la part des villageois au sujet de Kinh Tâm. Personne ne pensait que les graines de vertu et de bonne pratique de son père nourricier avaient été transmises à l'enfant et qu'elles continuaient d'être arrosées dans son cœur, bien plus que les caractères de ses parents biologiques.

Frère Chi Tâm, que l'on nommait désormais Maître Chi Tâm ou encore Vénérable Chi Tâm, était considéré comme le moine ayant pratiqué le plus longtemps au temple Phap Vân et faisant preuve d'une grande diligence ; pourtant, lui-même admettait que sa pratique ne surpassait en rien celle de son jeune Frère Kinh Tâm. Il est vrai que Kinh Tâm plaçait toute son énergie spirituelle dans la pratique de la méditation et de la contemplation. Chaque soir, il s'asseyait en méditation jusque tard dans la nuit. Chaque fois que Frère Chi Tâm regardait dans la direction de la colline de sapins au bord du grand porche du temple, il voyait la lumière de la lampe à huile qui brûlait encore dans la hutte de Kinh Tâm. Le novice ne manquait jamais une session de pratique ou une activité, sauf lorsqu'il tombait malade. Maître Chi Tâm rencontrait souvent son jeune Frère qui faisait la méditation marchée sur le sentier à l'entrée du monastère ; il posait chaque pas lentement, avec liberté et solidité. Parfois, le moine aîné éprouvait de la honte d'être moins assidu dans sa pratique et son apprentissage que Kinh Tâm. En ce qui concernait le novice, le petit Thiên Tàì était à lui seul un sujet de contemplation. Il était certes l'enfant de Mâu, mais il était en même temps son propre enfant. Il était un koan<sup>3</sup> sur lequel Kinh Tâm devait s'arrêter pour réaliser sa compréhension. Pendant ses séances de méditation, il se rendait compte qu'au moins quatre jeunes personnes étaient impliquées dans les épreuves de sa vie : tout d'abord, le Frère lui-même. Il avait souffert et traversé tant de moments de malheur et d'infortune. Mais il n'était certainement pas le seul à devoir subir ces moments-là de souffrances ! La deuxième personne était Thiên Si, lui aussi se trouvait dans une situation sans issue. Il était le fils d'une famille riche et avait la chance de pouvoir étudier pour acquérir une bonne position dans la société, mais il ne pouvait pas se rendre maître de sa propre vie. Il n'était que l'ombre de ses parents et vivait suivant leurs ordres, comme une marionnette. Il ne savait être indépendant dans ses jugements ni créer de bonheur pour lui-même ou pour ses proches. Kinh Tâm se souvint du départ du foyer de son mari et de ses beaux-parents pour rejoindre sa maison natale : Thiên Si était assis là, il aurait vraiment voulu dire quelque chose, mais tout compte fait il ne put prendre la parole. Il était sur le point de perdre son épouse et de gâcher sa vie même, et pourtant il n'avait absolument aucune prise sur la situation ; il ne pouvait l'arbitrer. Ses parents avaient décidé de chasser leur bru, comment Thiên Si aurait-il pu leur tenir tête ? Kinh avait fait preuve de toute sa bonne volonté, mais elle vit que sa volonté ne pouvait changer les

circonstances. Ainsi, lorsqu'elle se mit en route pour rentrer chez ses parents, la jeune femme se sentit légère et elle n'éprouva pas de rancune envers son mari. Elle ne regretta qu'une chose, c'était de ne pas ressentir d'admiration vis-à-vis de lui, car sans admiration son amour pour lui ne pouvait subsister.

La troisième personne, c'était Mâu. Elle aussi était riche ; elle était jolie, elle tenait une bonne position sociale, mais faisait-elle seulement l'expérience du bonheur ? Elle n'avait jamais été aimée, en dépit des dizaines de jeunes hommes qui la poursuivaient. Même celui qui avait couché avec elle n'avait pas eu droit à l'amour et au respect de Mâu. Qui il était, Kinh Tâm n'avait pas besoin de le savoir. Il savait simplement que Mâu ne l'aimait pas, qu'elle avait été la victime de cet homme et que lui aussi avait été la victime de Mâu. Elle aimait le Frère, et par malheur, son amour avait rencontré deux très grands obstacles : le premier obstacle était le fait que la personne qu'elle aimait avait prononcé les vœux monastiques. Le deuxième, c'était que cette personne n'était en réalité pas un homme, mais une femme. D'autre part, Mâu ignorait comment vivre en accord avec le Dharma, elle ne savait pas comment pratiquer les cinq préceptes<sup>4</sup>. Nul ne lui avait jamais enseigné que le corps et l'esprit étaient des océans profonds, avec de dangereuses lames de fond et des monstres marins capables de faire chavirer le bateau de notre vie en l'espace d'un instant. Par conséquent, la richesse ou la beauté ne pouvaient rien pour mettre fin à la souffrance, à la solitude et au désespoir. L'important était de savoir comment nourrir le bonheur véritable. Mâu aussi bien que Thiên Si étaient noyés dans un océan de souffrance et d'ignorance. Et s'il ne s'était pas entraîné, Frère Kinh Tâm lui-même ne serait jamais parvenu à s'extraire de cet océan. Mâu avait espéré réussir à piéger le novice et à le pousser à quitter la robe pour l'épouser ; elle croyait encore à la force de son influence, de son prestige et de sa position sociale. Or, Kinh Tâm avait déjà tourné le dos à toutes ces choses et la torture n'avait pas pu faire vaciller sa détermination. Toute la fierté et tout l'orgueil d'une jeune fille riche et jolie étaient ainsi mis à l'épreuve, et on pouvait dire que Mâu était celle qui souffrait le plus au monde. Quelles conditions lui restait-il encore pour être heureuse ? L'unique chemin encore possible n'était-il pas celui de la pratique enseignée par le Bouddha ?

La quatrième personne était le père biologique de Thiên Tàì. Qu'il fût riche ou pauvre, âgé ou encore jeune, occupant une position sociale

importante ou pas, qu'il connût Frère Kinh Tâm ou non, qu'il fût encore présent dans le village ou qu'il se fût envolé vers une autre région, ces questions comptaient peu aux yeux du moine. Celui-ci voyait seulement que cet homme était aussi en train de souffrir, car bien que Mâu lui eût permis de coucher avec elle, il n'avait pas eu droit à son amour, ni même à son acceptation. Si Mâu l'avait aimé, elle aurait prononcé son nom de sorte que le village le reconnût et arrangeât un mariage entre eux. En vérité, Mâu ne l'aimait pas et par ailleurs elle avait peur, si bien qu'elle n'avait pas osé prononcer le nom de cet homme. Quant à lui, il devait aussi avoir peur en cet instant pour ne pas oser se montrer et recevoir son enfant. Se pouvait-il qu'il ignorât même qu'il avait un fils ? Si Mâu n'avait pas eu tant de souffrance, d'attachement et de désespoir, pourquoi cet homme aurait-il dû être forcé de se dérober et de partir chercher un refuge ? Lui aussi était clairement une victime de l'ignorance et de la peur. Quand pourrait-il enfin s'en libérer ? Voilà qui était la quatrième personne impliquée dans l'affaire. Parmi ces quatre, le novice était le seul qui avait su trouver une issue et qui avait pratiqué afin de ne pas être piégé par les injustices et les souffrances insupportables qui lui étaient arrivées. Lorsqu'il regardait autour de lui, Kinh Tâm voyait tant de jeunes femmes et de jeunes hommes prisonniers des mêmes problèmes que les quatre personnes qui étaient impliquées dans sa propre vie. Combien d'entre eux avaient trouvé les moyens de résoudre leurs afflictions et d'atteindre la libération comme il l'avait fait ?

Le bodhisattva Avalokiteshvara était une personne capable de mettre fin à toutes les sortes de fléaux et de malheurs, car il avait un grand esprit de bienveillance et de compassion. La raison pour laquelle Kinh Tâm sentait son cœur léger et libre était qu'il s'était efforcé de pratiquer et de contempler afin que ces éléments de bienveillance et de compassion naquissent dans son esprit, tels des sources jaillissant de la profondeur de la terre. Se tournant à nouveau vers ces trois personnes, Thiên Si, Mâu et le père du petit Thiên Tàì, le jeune moine voyait clairement que tous les trois souffraient, qu'ils manquaient de chance, qu'ils rencontraient d'innombrables difficultés et qu'ils étaient encore plongés dans l'océan de l'ignorance et des désirs inassouvis. Et c'est parce qu'il pouvait voir cela que Kinh Tâm dédiait tout son amour à ces trois personnes ; cet amour lui permit de ne garder aucune haine, aucun reproche et aucune souffrance au plus profond de lui-même. Il sut qu'il devait continuer à s'exercer diligemment pour être un jour en mesure de venir en aide à ces trois jeunes

gens et à tant d'autres personnes qui souffraient comme eux. Kinh Tâm trouva que ceux dont la jeunesse était gâchée sur les sentiers de l'ignorance méritaient réellement de recevoir beaucoup d'amour. Son père, sa mère, son maître, ses deux Frères aînés jusqu'au tout jeune Thiên Tàì, bien qu'ils ne fussent en rien responsables de ces souffrances et de ces torts, étaient aussi affectés par eux et devaient les supporter.

1 Le brun est la couleur des robes monastiques au Vietnam, il représente la couleur de la Terre et de l'humilité des paysans.

2 Selon leur ancienneté dans la congrégation, les moines s'appellent mutuellement « petit frère-moine », « grand frère-moine », « oncle-moine » ou encore « papa-moine ».

3 Sujet de méditation qu'un pratiquant doit pénétrer et percer pour trouver une réponse ou une solution.

4 Les cinq préceptes enseignés par le Bouddha aux personnes laïques consistent à s'abstenir de tuer, de voler, d'avoir des relations extra-conjugales, de mentir et de consommer de l'alcool et de la drogue. Le vénérable maître zen Thich Nhat Hanh les a réécrits pour les adapter à la vie moderne, il les décrit comme la vision bouddhiste d'une éthique universelle. Ces cinq Entraînements à la Pleine Conscience nous enseignent comment développer la compassion, le bonheur et l'amour véritables, l'écoute profonde et la parole aimante et enfin un mode de consommation consciente. Pour en savoir plus, lire le livre *Changer l'Avenir*, Thich Nhat Hanh, Éditions Albin Michel.



*Chapitre Huit*

# LE GRAND VŒU

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**Q**UI dans ce monde n'a jamais rencontré d'injustice ? Par ailleurs, ayant éprouvé l'injustice et laissé la rancune nous dominer, quand est-il possible de défaire enfin les nœuds de souffrance ? Ayant éprouvé ces peines, comment retrouver l'ouverture et nous libérer des conflits ? Dans le monde, à cause de la souffrance, les gens ne savent que nourrir le ressentiment et veulent toujours punir autrui d'une manière agressive. Or, le Bouddha a enseigné que la haine ne peut être résolue par plus de haine ; la clé pour y mettre un terme est celle de la bienveillance et de la compassion. Sans ces éléments, la haine s'accumule d'une vie à la suivante.

Pendant les méditations assises, la marche méditative ou encore lorsqu'il accomplissait des tâches telles que préparer les légumes et porter de l'eau, Frère Kinh Tâm utilisait l'épée spirituelle de la sagesse et de la contemplation afin de trancher ses afflictions et ses peines. Son esprit était à présent libre et paisible. Les mois et les années avaient passé, Thiên Tàï avait atteint ses six ans et Man ses treize ans. Ce dernier avait formellement reçu les préceptes des novices et Man Tâm (« Cœur de Plénitude ») était son nom de Dharma. Frère Thành Tâm pour sa part avait pris les Grands Préceptes l'année précédente lors d'une cérémonie organisée dans le canton de Long Biên. Kinh Tâm présenta une requête à son maître pour être autorisé, une fois qu'il eût reçu lui-même les Grands Préceptes, à retourner dans son village natal et rendre visite à ses parents et son petit frère. Châu avait cette année vingt et un ans, peut-être avait-il terminé la classe d'enseignement secondaire et passé le premier examen. Kinh Tâm vivait au monastère Phap Vân depuis plus de huit ans, et durant toutes ces années il n'avait jamais écrit à sa famille par crainte que celle-ci ne retrouvât sa trace. De retour dans son pays, après sa visite à ses parents, il chercherait le moyen de fonder un monastère pour continuer sa pratique ; le premier monastère pour les femmes dans son pays. Kinh Tâm pensait qu'il réussirait. Il pourrait s'habiller comme une moniale et diriger ce couvent qu'il nommerait le Temple de la Pratique de Justice ; et il inviterait Mâu à venir pratiquer avec lui.

Or, le jour de la cérémonie de transmission des Grands Préceptes n'était pas encore advenu lorsque Kinh Tâm tomba malade. Sa maladie était très

sérieuse, pourtant le Frère ne voulut qu'aucun médecin n'entrât dans sa hutte pour l'ausculter.

Pendant dix jours, il ne put rien avaler, ne fût-ce qu'un peu de gruau de riz. Le petit Thiên Tàì, qui était certes encore innocent, ressentit la gravité de la situation et regardait son « papa-moine » avec des yeux inquiets. L'enfant avait grandi, chaque soir il allait désormais dormir dans la chambre de Frère Man Tâm et pendant la journée il aidait ce dernier à balayer et à éplucher les légumes. Il était très intelligent et avait appris par cœur de nombreux soutras et poèmes bouddhiques sans avoir besoin d'étudier quoi que ce fût ; il savait également pratiquer la méditation assise et la méditation marchée. Alors que son papa-moine était indisposé, il continuait de tourner autour de la cabane, faisant boullir l'eau, se procurant du gingembre pour traiter la maladie et portant des messages à Maître Thành Tâm afin que celui-ci rendît service à Kinh Tâm.

Toutes les nuits, Kinh Tâm était pris d'une forte fièvre. Parfois, il souffrait aussi d'hémorragies graves. Une nuit, après que la poussée de fièvre se fût calmée, le novice sut qu'il ne vivrait plus très longtemps. Dehors, la lune brillait vivement ; elle était pleine cette nuit-là. Kinh Tâm rassembla tout ce qui lui restait de forces pour s'asseoir et écrire à son maître et à ses parents.

Le novice se sentait étrangement paisible et lorsqu'il pensa à ses parents, à son petit frère Châu et à ses deux Frères aînés, un flot d'énergie monta soudain en lui. Il fut ainsi capable d'écrire trois lettres d'un seul trait. La première lettre était adressée à ses parents et son jeune frère, la seconde à son maître et la troisième à Mâu. La main de Kinh Tâm qui tenait la plume ne trembla pas une seule fois. Dans la lettre qu'il écrivit à son maître, il lui demanda tout d'abord pardon pour avoir prétendu être un homme et reconnu qu'il avait agi ainsi car son désir de devenir moine était si grand qu'il n'avait pas pu le réprimer. Il avoua tout au maître, y compris son aspiration de construire un monastère pour que les femmes eussent la possibilité d'être ordonnées moniales. Kinh Tâm sollicita encore son maître afin de permettre à Frère Chi Tâm de porter une lettre à ses parents qui habitaient Cûu Chân, et à Thiên Tàì de l'accompagner pour qu'il fît la connaissance de ses grands-parents adoptifs. Le Frère précisa bien le nom et l'adresse de sa famille, n'oubliant ni le nom du village, ni ceux du canton et de la province. Pour finir, il souhaita se prosterner neuf fois afin d'exprimer sa foi et sa gratitude sans limites envers le maître qu'il aimait et respectait

de tout son être. L'abbé avait ouvert pour lui le chemin spirituel, et ses réussites dans la pratique étaient entièrement dues à la sagesse et la bonté du vénérable moine. Kinh Tâm le supplia d'aider à réaliser son vœu le plus profond en cet instant, qui était de fonder un couvent de moniales bouddhistes.

Pour ses parents, Kinh Tâm écrivit des paroles d'excuses pour son manque de piété filiale. Il expliqua les raisons qui l'avaient poussé à vouloir être ordonné ; ensuite, il leur conta le grand bonheur qu'il avait goûté pendant toute sa vie de moine. Il parla aussi de ce qui était advenu avec la jeune femme de la famille la plus prospère du village, et les mots qu'il utilisa à ce sujet étaient très doux et avenants. Il remercia son jeune frère, Châu, qui pendant huit ans avait pris soin de ses parents pour sa grande sœur et il affirma que ses belles réalisations avaient aussi été possibles grâce à Châu. À la fin de la lettre, il pria ses parents, au moment où ils viendraient à ses obsèques, de prévenir Thiên Si et de l'inviter à les accompagner. Il dit que la pratique de la paramita de la patience lui avait apporté une grande paix et un grand bonheur. Il demanda à son père et à sa mère d'accepter Thiên Tâi comme leur propre petit-fils. Dans la lettre destinée à Mâu, Kinh Tâm raconta également son histoire et assura qu'il n'avait aucune colère vis-à-vis d'elle, car il savait que Mâu avait souffert et été désespérée. C'est pourquoi le novice espérait beaucoup que la jeune femme fût son possible pour pratiquer de sorte à transformer les difficultés de sa vie. Il exprima qu'il considérerait toujours Mâu comme une amie et que si elle voulait pratiquer suivant la voie de la libération enseignée par le Bouddha, il serait très heureux.

Ayant terminé cette dernière lettre, Kinh Tâm se sentit à bout de forces. Il posa sa plume, souffla la lampe, réajusta sa position assise et commença à pratiquer la pleine conscience de la respiration pour maintenir son esprit lucide. Lorsque son corps et son mental furent calmes et harmonisés, il entra immédiatement dans la Contemplation de la Bienveillance Illimitée. L'énergie de cette Contemplation étant devenue puissante, le Frère entra immédiatement dans la Contemplation de la Compassion Illimitée. Il réalisa complètement cette Contemplation de la Compassion et entra dans la Contemplation de la Joie Illimitée. Un sourire naquit sur son visage paisible. L'énergie de la Joie abondant en lui, Kinh Tâm commença la Contemplation de l'Equanimité Illimitée. À ce moment-là, la Bienveillance, la Compassion et la Joie touchaient tout son être et tous les êtres du monde ;

la discrimination entre les personnes aimées et les personnes détestées était absolument dissoute. Le Frère avait ouvert son cœur à tous les êtres vivants. Il maintint toute son attention à ses parents, à son frère, à son maître et à ses deux Frères aînés, ainsi qu'à toutes les personnes qui l'avaient soutenu durant les vingt-huit années de son existence. Puis il sourit, lâchant prise de son corps et de sa vie présente. Assis solidement dans la position du lotus, il quitta le monde.

Le lendemain matin, ce fut le jeune Thiên Tàï qui se rendit à la cabane et qui découvrit que son papa-moine venait de décéder. Affolé, il courut trouver Frère Man Tâm, et alors que celui-ci était encore en train de chercher Maître Thành Tâm, Maître Chi Tâm était arrivé à la hutte et il avait vu que son jeune Frère s'était éteint. Il l'allongea sur son lit de bambous. Frère Thành Tâm le rejoignit. En un instant, les deux moines comprirent que leur jeune Frère Kinh Tâm était en réalité une femme.

Maître Chi Tâm demanda que tous sortissent du cabanon, et qu'ils se tinsissent debouts à l'extérieur avec les paumes jointes pour invoquer le nom du Bouddha. Le Frère aîné rentra dans le temple en pleurant et chercha le vénérable maître. À l'annonce de la nouvelle, ce dernier fut aussi très ému au point d'avoir les larmes aux yeux. L'abbé demanda que Frère Chi Tâm envoyât quelqu'un prévenir le doyen ainsi que les autres personnages éminents du village. En même temps, il fit inviter quelques femmes laïques fréquentant souvent le temple afin de leur confier la responsabilité de changer la robe de Kinh Tâm et de préparer son linceul.

*Chapitre Neuf*

# UN CŒUR VIVANT POUR TOUJOURS

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**L**A rumeur du décès et de l'identité féminine de Kinh Tâm courut entre les hameaux et les villages à la vitesse de l'éclair. Partant du bourg situé en bas du monastère et des villages voisins, un flot intarissable de personnes se déversa dans le temple. Des jeunes gens et des personnes âgées, des fidèles bouddhistes et des non croyants, tous étaient vivement touchés. Le soleil était à peine au zénith et déjà la foule remplissait complètement l'enceinte du monastère, si bien que les visiteurs se tenaient serrés les uns contre les autres. Le Vénérable abbé avait lu la lettre que Frère Kinh Tâm lui avait adressée et il donna l'autorisation au moine Chi Tâm de se mettre en route avec le jeune Thiên Tàï pour rejoindre le village natal du novice et remettre la lettre que celui-ci avait destiné à ses parents. D'autre part, l'abbé confia à Frère Man Tâm la responsabilité de porter la lettre écrite pour Mâu. Lorsque Man Tâm arriva chez la jeune femme, celle-ci ne s'y trouvait plus. Il s'avéra qu'elle avait déjà appris la nouvelle et qu'elle avait accouru à la pagode dès le milieu de matinée. Le petit Frère retourna aussitôt là-haut et après avoir eu bien de la peine à trouver Mâu parmi la foule, il lui donna la lettre. Le corps de Kinh Tâm fut transféré dans la Salle de l'Ouest dans laquelle les bougies et l'encens brûlèrent nuit et jour sans interruption. Le Vénérable abbé en personne conduisit les offices liturgiques, et chaque fois qu'il était pris de fatigue Maître Thành Tâm le remplaçait. L'écho des chants des soutras et des invocations du Bouddha résonnait partout dans le temple et dans la cour. Tant de personnes étaient en pleurs. Les gens disaient entre eux : « Pratiquer de la sorte, en voilà une pratique authentique ! Être capable d'endurer des choses si insupportables, voilà vraiment ce qu'est la paramita de la patience... Misère ! Comment a-t-on pu laisser quelqu'un dans de tels malheurs durant plus de six ans ! » Beaucoup d'hommes avaient les yeux rougis, quant aux femmes, un grand nombre d'entre elles se lamentait et sanglotait. La résonance des chants invocant le Bouddha ne s'arrêtait pas.

Frère Kinh Tâm allait reposer sept jours dans la Salle de l'Ouest avant d'être levé et incinéré sur la colline devant l'entrée de la pagode, à l'endroit-même où se situait sa cabane. Maître Chi Tâm avait exceptionnellement été autorisé à voyager à cheval afin de pouvoir revenir avec la famille du novice à temps pour la cérémonie de crémation. La

famille de Mâu se rendit devant l'Assemblée du village pour promettre de régler toutes les dépenses nécessaires aux cérémonies. Tous les membres de cette famille, suivant les recommandations de l'abbé, s'installèrent au monastère, mangèrent uniquement des plats végétariens, pratiquèrent des prosternations, lirent des soutras, se repentirent et prièrent. Mâu pleura toutes les larmes de son corps. Au moment de la cérémonie du port du deuil<sup>1</sup>, elle s'agenouilla et demanda à porter le ruban de deuil en qualité de jeune sœur du défunt. Elle obéit à toutes les instructions de Frère Thành Tâm. Il advint une chose très étrange : dès l'instant où Mâu découvrit la vérité et après qu'elle commençât à porter le deuil, son visage et toute sa personne se transformèrent radicalement. Ses traits mélancoliques et désespérés se défirent tout à fait, elle se mit à rayonner comme si elle venait de trouver le véritable amour de sa vie.

Le Vénérable abbé ordonna que le texte du Soutra des Six Paramitas du Maître Zen Tang Hôi fût récité continuellement jour et nuit. Tous mémorisèrent les versets de ce soutra qui enseignaient la pratique de la paramita de la patience.

Enfin, Maître Chi Tâm fut de retour. Il prévint qu'un coche à deux chevaux transportant les parents et le frère de Kinh Tâm, ainsi que Thiên Si et Thiên Tàì, était près d'arriver. Il dit aussi que le père et la mère de Kinh avaient pleinement accepté Thiên Tàì comme leur propre petitfils. À la lecture de la lettre, tous deux avaient fondu en larmes. Ils avaient perdu la trace de leur fille depuis huit ans, et alors qu'ils recevaient une lettre d'elle, voici qu'elle n'était plus de ce monde ! Le coche fit halte au pied de la colline ; la famille Ly regarda en direction de la pagode et aperçut les bannières funèbres portant le nom de Kinh Tâm qui flottaient au vent. À nouveau, les parents pleurèrent. À midi exactement, ce fut l'heure de la cérémonie de crémation de la défunte et une foule compacte remplissait tout le temple. Plus de trois mille fidèles s'étaient déplacés pour assister aux funérailles. Dehors, on entendait toujours les voix chantant les soutras et invocant le Bouddha, dont le son résonnait puissamment. Un pont de soie blanche de plusieurs centaines de mètres avait été suspendu, représentant la voie menant de la rive de la souffrance à celle de la libération. Ce fut le Vénérable abbé lui-même qui sortit pour accueillir la famille du novice accompagnée de Thiên Si et de Thiên Tàì avant de les conduire à sa cellule monacale. Il les reconforta, les guida pour qu'ils pussent se prosterner devant l'autel du Bouddha avant d'être introduits dans la Salle de l'Ouest



où ils purent rendre hommage au corps de Frère Kinh Tâm. Ils constatèrent que son visage était très serein et que ses lèvres conservaient encore la trace du sourire esquissé au moment du décès. Tous s'agenouillèrent devant l'autel des Trois Joyaux<sup>2</sup> et reçurent solennellement le ruban du deuil. Châu porta le ruban pour sa sœur aînée, Thiên Si pour son épouse et Thiên Tàï pour son papa-moine. Ils prononcèrent le vœu d'être végétariens, de pratiquer les cinq préceptes et de réciter les textes bouddhiques. La cloche et le tambour retentirent alors, annonçant le départ de la procession funèbre vers le lieu de l'incinération. Toutes les personnes laïques furent invitées à se placer sur les côtés de façon à laisser place au cortège. Le couple Ly, les parents de Mâu, Châu, Thiên Si, Mâu et le jeune Thiên Tàï, tous en vêtements de deuil, avançaient derrière le cercueil. Maître Chi Tâm et Maître Thành Tâm présidaient à la cérémonie, ils entonnaient les chants liturgiques et les hommages aux Bouddhas. Du bois de santal au parfum pénétrant encensait toute l'atmosphère. Avec l'odeur de l'encens, les cœurs des gens s'ouvraient largement et embrassaient les êtres dans toutes les directions. La grande cloche du temple sonnait posément. Le son grave de cette cloche consolait les âmes et apaisait la foule entière : en cet instant, pas une seule personne ne gardait encore de pensées de haine ni de ressentiment. En fait, ces trois mille femmes et hommes étaient touchés par l'amour véritable. Le cœur de Frère Kinh Tâm était entré dans leurs cœurs. La présence du novice était bien manifeste, à la fois dans ce monde et sur la rive de la libération.

Lorsque le cercueil prit feu, le Vénérable abbé vêtu de la robe des grandes cérémonies fit remarquer à toute la communauté un disque brillant dans le ciel. Les fidèles tournèrent le regard et beaucoup aperçurent en effet une auréole lumineuse au milieu de nuages de cinq couleurs<sup>3</sup>. Ils surent que Frère Kinh Tâm avait été un pratiquant authentique de la Voie et qu'il avait dû être libéré.

Ce fut au début de l'après-midi que le feu s'éteignit. Les moines Chi Tâm et Thành Tâm reçurent l'ordre d'asperger les braises avec de l'eau parfumée et de recueillir les cendres de Frère Kinh Tâm. Ils y trouvèrent soixante-quinze reliques, dont certaines étaient de la taille d'une phalange d'auriculaire et brillaient comme des gemmes, tandis que d'autres étaient aussi petites que des graines de sésame qui reflétaient cinq couleurs. Les Frères ramassèrent ces reliques à la main, ensuite ils les déposèrent dans un

flacon de porcelaine blanche qui fut placé sur l'autel des ancêtres pour y être honoré.

1 Dans la coutume vietnamienne, lorsqu'une personne décède, en signe de deuil, ses proches portent sur la tête ou sur un vêtement un morceau d'étoffe généralement blanche.

2 Les Trois Joyaux sont le Bouddha, le Dharma et la Sangha (la communauté des personnes qui pratiquent le Dharma).

3 Un nuage de cinq couleurs est considéré comme un signe de bon augure.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Chapitre Dix*

# L'INCARNATION D'UN BODHISATTVA

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**D**EBOUT sur un podium élevé, le Vénérable commença à enseigner le Dharma à la communauté. Sa voix portait loin comme le son d'une cloche de cuivre malgré qu'il fût âgé d'environ soixante-dix ans. Il enseigna que bien que Frère Kinh Tâm fût un novice et qu'il n'eût pas reçu les Grands Préceptes, il avait réalisé la Voie. Il était vraiment un bodhisattva incarné. Sa pratique de la bienveillance, de la compassion et de la patience prouvait qu'il avait acquis la grande vertu d'un bodhisattva dès le moment où il débuta juste sur ce chemin spirituel. Son esprit était devenu un esprit infini, un esprit qui ne connaissait pas de limites ni d'obstacles, et dont les quatre qualités de bienveillance, de compassion, de joie et d'équanimité embrassaient tous les êtres. La nuit précédente, durant la méditation assise, le Vénérable avait vu le Bouddha apparaître. Dans sa main gauche, celui-ci tenait une fleur de lotus, et de sa main droite il formait le moudra<sup>1</sup> des bons augures. Le Bouddha révéla au Vénérable que Kinh Tâm avait atteint le niveau de réalisation d'un grand bodhisattva demeurant sur la Terre du Nuage de Dharma, ce qui signifiait la réalisation la plus avancée d'un bodhisattva. De l'index droit de l'Honoré-du-Monde en position du moudra émanait un rayon lumineux. Le Vénérable avait suivi du regard la direction de ce rayon et il avait vu un trône de lotus à mille pétales ; sur ce trône était assis un bodhisattva à l'allure extrêmement belle et droite, son visage était celui de Frère Kinh Tâm. Le bodhisattva sourit et joignit les paumes pour s'incliner devant le Vénérable qui, se sentant comblé de bonheur et de révérence, joignit ses paumes et s'inclina en retour devant le bodhisattva. Le plus étrange était que le Vénérable vit que le petit Thiên Tàï était également présent, il se tenait aux côtés du trône du bodhisattva et formait aussi un bouton de lotus de ses deux mains. Cette manifestation fut très courte, mais très profonde et très claire. Dans la cellule de l'abbé flotta instantanément une fragrance merveilleuse telle que le moine supérieur n'en avait jamais perçue auparavant.

Le Maître proclama devant l'assemblée son vœu de prendre l'initiative de construire un couvent pour les femmes selon le testament du bodhisattva Kinh Tâm. Ce dernier avait pratiqué et réalisé la voie, il avait su servir ses parents et aider tout le monde, depuis ses proches jusqu'aux inconnus. Ce couvent recevrait les reliques du bodhisattva. Le Vénérable reconnut que

même s'il avait été le maître de Kinh Tâm, il avait beaucoup appris de la vertu du bodhisattva. Il expliqua que lorsqu'une personne pratiquait et réalisait la voie, tant d'autres gens pouvaient en bénéficier. Il fit réciter par la communauté cette invocation : « Hommage au bodhisattva Kinh Tâm à la bonté et la compassion illimitées, à la joie et l'équanimité infinies, à la patience immense. » Tous récitèrent ainsi le nom du bodhisattva cent huit fois consécutives d'un ton plein de ferveur et de sincérité. Le Vénérable enseigna en outre que chaque fois que ses auditeurs ressentaient de l'irritation, du courroux, du chagrin ou encore du ressentiment, ils devraient invoquer le nom du bodhisattva de la même manière, car un esprit concentré sur le nom de ce bodhisattva serait capable de transformer en un court instant toutes les afflictions citées.

Enfin, l'abbé conclut l'enseignement du Dharma en mentionnant le passage d'un soutra dans lequel le Bouddha indiqua au novice Rahula<sup>2</sup> quel était le bon comportement à avoir dans la vie. À cette époque, le novice avait dix-sept ans et il était capable de recevoir les enseignements profonds. Le Bouddha l'instruisit :

« Rahula, apprends la manière d'agir de la terre. Que quelqu'un verse ou répande sur la terre des choses pures et parfumées telles que des fleurs odorantes, de l'eau sucrée et du lait ; ou qu'au contraire une personne y déverse des produits fétides et dégoûtants comme du sang, du pus, de l'urine, du crachat et des excréments, la terre accepte toutes ces choses avec calme ; elle ne s'attache pas, ne ressent pas de fierté, ne se met en colère ni ne se trouve humiliée. Pourquoi ? Il en est ainsi car la terre a cette grandeur, sa contenance est immense. Elle a la faculté d'accepter et de transformer. Si ton esprit est immense et illimité comme la terre, toi aussi tu pourras accepter et transformer toutes les injustices et les malheurs qui te seront infligés ; ces problèmes ne pourront ni t'attrister, ni te faire souffrir.

Rahula, apprends la manière d'agir de l'eau. Qu'une personne jette dans l'eau des objets fragrant et beaux, ou bien que quelqu'un y lave des choses sales et puantes, ceci ne provoque pas non plus d'attachement, de fierté, de colère ni d'humiliation de la part de l'eau. Pourquoi ? C'est parce que l'eau aussi a cette grandeur et cette immense contenance ; parce qu'elle a la faculté de couler, d'accepter et de transformer toutes les choses qu'elle reçoit. Si ton cœur est vaste et illimité comme l'eau, toi aussi tu pourras accepter et transformer toutes les injustices et les malheurs qui te seront infligés ; et ces problèmes ne pourront t'attrister ni te faire souffrir.

Rahula, apprends la manière d'agir du feu. Le feu peut accepter et enflammer toute chose, y compris les objets laids et répugnants ; et le feu ne devient pas chagriné, blasé ni humilié à cause de ces choses. Pourquoi ? C'est dû au fait que le feu a la grandeur et la grande faculté de pouvoir brûler et transformer n'importe quelle matière que l'homme y jette. Si ton esprit ne discrimine ni ne s'attache, toi aussi tu sauras accepter et transformer toute injustice et toute difficulté, rien ne sera en mesure de perturber ta paix et ton bonheur.

Rahula, apprends la manière d'agir du vent. Le vent peut recevoir, emporter et transformer toutes les odeurs, qu'elles soient agréables ou nauséabondes ; et le vent ne s'attache pas, il ne s'enorgueillit pas, il ne déprime pas ni ne se sent humilié. Pourquoi ? La raison en est que le vent est très grand, sa contenance est incommensurable et sa faculté de mouvoir est extraordinaire. Si ton esprit est large, qu'il a cette capacité de porter et de transformer, tu parviendras aussi à recevoir et à résoudre toutes les injustices et tous les malheurs qui te seront causés par autrui ; rien ne pourra troubler ta paix et ton bonheur. »

Les soutras ainsi présentés par le Vénérable abbé avaient la même résonance que les versets chantés jadis par Frère Kinh Tâm, lorsque celui-ci invitait chaque matin et chaque soir la grande cloche du temple. Ces paroles transmises par le Bouddha étaient comme le nectar de la compassion apaisant les cœurs de toute l'assemblée. Ayant entendu l'enseignement, Châu, le cadet de Frère Kinh Tâm s'agenouilla aux pieds du maître et sollicita d'être ordonné pour apprendre et pratiquer dans son monastère. Thiên Si vint aussi se mettre à genoux pour demander au maître de l'ordonner. Puis ce fut le tour de Mâu qui pria le Vénérable de lui permettre de se raser la chevelure et de recevoir les préceptes dès que le premier couvent de moniales serait fondé. Les parents de Mâu ainsi que ceux du bodhisattva Kinh Tâm s'inclinèrent alors, annonçant leur vœu commun de recevoir formellement et de pratiquer les cinq préceptes ; et ils promirent à l'abbé de le soutenir de tout cœur dans la construction du premier couvent du pays de Giao Châu.

Le temple Nuage de Dharma, communément appelé Temple Nuage ou encore Temple Mûrier, est le lieu d'origine du bodhisattva de la Grande Compassion Kinh Tâm. Afin que les gens se souvinssent toujours que ce bodhisattva se manifesta dans une incarnation féminine, le peuple le renomma « bodhisattva de la Grande Compassion Thi Kinh » (en

vietnamien le nom Thi est généralement donné aux femmes). Nous pouvons suivre ce souhait et joindre les paumes en récitant l'invocation *Hommage au bodhisattva de la Grande Compassion Thi Kinh*. Il existe aussi au Vietnam la chanson populaire dont une phrase rappelle :

*Regardez dans notre pays du Sud de l'Asie,*

*Le Temple Nuage recèle la bodhisattva de la Grande Compassion.*

La bodhisattva de la Grande Compassion ici se réfère à la bodhisattva Kinh Tâm que nous appelons affectueusement et respectueusement Thi Kinh.

1 Position des mains tenue dans une parfaite concentration et ayant la faculté de produire des miracles.

2 Rahula était le propre fils du Bouddha, il devint novice à l'âge de onze ans.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# ANNEXES

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



## NOTE AU SUJET DE LA LÉGENDE D'AVALOKITESHVARA THI KINH

Un bodhisattva est un grand être, un être éveillé qui est animé par le désir d'aider tous les êtres à souffrir moins et à goûter à la paix et au bonheur. Il existe de nombreux bodhisattvas dans le bouddhisme ; et chacun représente généralement une vertu qui lui est spécifique. Chaque bodhisattva peut être considéré comme étant une main du Bouddha.

Un bodhisattva très important dans le bouddhisme est Avalokiteshvara (ou Avalokita), connu également sous le nom de Guan Yin en chinois, Kannon en japonais et Quan Âm (ou Quan Thê Âm) en vietnamien. Quan Âm est la main de l'amour et de la compréhension du Bouddha. « quan âm », en vietnamien, signifie observer ou écouter profondément les sons et les pleurs du monde. Quan Âm possède cette faculté d'écouter la souffrance, de comprendre et de trouver les personnes qui souffrent pour les aider. Quan Âm Thi Kinh était un bodhisattva qui a réellement vécu au Vietnam et qui y est célèbre pour l'immense capacité à pardonner et la patience infinie qu'elle manifesta. L'histoire de Quan Âm Thi Kinh fut l'objet d'un opéra folklorique populaire il y a plusieurs siècles. Plus tard, une version plus érudite de l'histoire fut composée sous la forme d'un poème de 788 vers de six et huit pieds. L'auteur du poème n'est pas connu à ce jour, toujours est-il qu'il s'agit d'une œuvre de belle qualité qui mérite sa place dans l'histoire de la littérature vietnamienne. La première version publiée en écriture vietnamienne moderne est due à Nguyễn Văn Vinh en 1911. Quant aux versions écrites de l'opéra, l'une d'elles fut imprimée en caractères sino-vietnamiens à la fin du dix-neuvième siècle et toutes les autres furent copiées à la main. En 1966, Vu Khắc Khoan publia une version vietnamienne moderne grâce aux apports de nombreux artistes opératiques qui se trouvaient avec lui à Saigon à cette époque.

# L'HÉRITAGE DE THI KINH

*Par Sœur Chên Không*

*Sœur Chên Không est une moniale bouddhiste vietnamienne expatriée et une défenseuse de la paix qui travaille auprès de Thich Nhất Hạnh au Village des Pruniers et à travers le monde.*

Tous les Vietnamiens connaissent, souvent déjà depuis leur tendre enfance, l'histoire de Quan Âm Thi Kinh qui était une manifestation du bodhisattva de la Grande Compassion. Les mères aiment raconter cette histoire à leurs enfants afin de leur enseigner d'être forts et de savoir endurer de grandes difficultés.

Thây Thich Nhất Hạnh (Thây est le nom affectueux et respectueux qui signifie « maître » en vietnamien) me dit toujours que Thi Kinh existe encore aujourd'hui et qu'elle est bien vivante dans notre société. Beaucoup d'entre nous se trouvent peut-être dans une situation similaire à celle de Thi Kinh (aussi appelée Kinh Tâm) à un moment ou à un autre de leur vie et à différents degrés. Des gens nous attaquent injustement, soit physiquement, soit dans la plupart des cas verbalement. Combien parmi nous savent réagir d'une façon aussi belle et pleine de compassion que le fit Thi Kinh ?

Durant les nombreuses décennies de sa vie de moine et de défenseur de la paix, Thây a été l'objet d'attaques et de menaces – des attentats contre sa propre vie et d'innombrables autres atteintes à sa réputation – autant que Thi Kinh le fut. Thây les a supportées avec une détermination constante, avec une profonde compréhension et une grande compassion ; il semble très peu souffrir. Il nous enseigne les moyens concrets de toucher la paix et le bonheur à chaque instant, ce qui est le fruit de sa propre pratique de tous les jours depuis maintenant soixante-sept ans.

Je suis devenue l'étudiante de Thây en 1959 alors que j'avais vingt-et-un ans. J'en ai à présent soixante-treize. De ces cinquante-deux années d'apprentissage avec lui, je peux attester que notre maître Thây, avec l'aide de ses centaines – puis milliers – d'étudiants, a promu la paix et la compréhension par un amour sans limites qui n'a jamais failli ni fléchi.

Bien que l'histoire de Thi Kinh soit un conte folklorique populaire vietnamien datant de centaines d'années, Thây a écrit ce livre dans le but de partager l'histoire en tant qu'enseignement et d'offrir des moyens d'être dans le monde qui soient réellement adaptés au vingt-et-unième siècle. Chaque jour, Thich Nhât Hanh vit sa vie pour beaucoup de la même manière que Thi Kinh vécut la sienne. Lorsque des gens qui soupçonnent de mauvaises intentions de la part de Thây s'en prennent à lui, il maintient toujours sa foi dans l'humanité, y compris l'humanité de ses attaquants ; il garde sa douceur et son attitude aimante. Plus je regarde en arrière en direction des nombreux événements survenus dans la vie de Thây et de ses étudiants – dans les années 1960 et à présent de nouveau dans les vies des 379 moines et moniales du monastère de Prajna (Bat Nha) au Vietnam qui subit des difficultés à partir de 2008 – plus je réalise à quel point l'histoire de Thi Kinh est vraiment l'histoire de Thây et de ses étudiants.

Lorsque les Vietnamiens, jeunes et moins jeunes, pensent à l'histoire de Thi Kinh, nous avons toujours tendance à aimer Thi Kinh et à haïr la jeune femme prénommée Mâu qui tomba amoureuse d'un moine, eut un rapport sexuel avec un autre homme – un domestique de sa propre maison – puis prétendit qu'elle était enceinte par la faute du moine Kinh Tâm alors même que ce novice était injurié de toutes parts et battu presque à mort par les autorités du village. Toute notre compassion va à Kinh Tâm qui soigna seul les blessures causées par les coups et plus tard prit soin de l'enfant de Mâu avant de décéder, et avant que la vérité à son sujet ne soit finalement révélée.

Personne ne pourrait accepter un être aussi vaniteux, égoïste et cruel que Mâu, ou encore aussi faible et lâche que Thiên Si. Ayant moi-même grandi et mûri à travers des décennies de guerres brutales au Vietnam, j'ai vu partout l'effondrement de valeurs morales et le développement jour après jour de la corruption, de la violence et de la perversion. Cependant, chaque fois que je me plaignais auprès de Thây, mon maître, de la laideur de certains humains, Thây désamorçait toujours ma juste indignation. Il me montra que c'est à cause des perceptions erronées que les gens ont de la réalité – par exemple de voir un « serpent venimeux » sur le chemin là où il n'y a qu'un bout de corde – qu'ils réagissent avec peur et avec violence les uns contre les autres d'une façon aussi horrible. Ce n'est pas de ces personnes dont nous devons nous débarrasser, m'enseigna Thây, mais des perceptions erronées ! Nous devons entraîner notre esprit et notre cœur à

voir plus profondément l'ensemble de la situation et quelles circonstances y ont conduit, afin de pouvoir accepter plutôt que condamner. Nous nous entraînons à ne pas répondre à la violence par la violence, mais au lieu de cela, à défaire les perceptions erronées qui nous font souffrir et nous poussent à nous nuire les uns aux autres.

Je me souviens qu'en 1964, Thây et ses étudiants, dont je faisais partie, ont commencé un mouvement pour les jeunes qui a culminé avec la création de l'École de la Jeunesse pour le Service Social (EJSS) au Vietnam. Nous avons formé des milliers de jeunes moines, moniales, hommes et femmes laïques qui se rendaient dans les campagnes afin d'aider les paysans à reconstruire leurs villages et à améliorer leurs vies dans les domaines de l'éducation, de la santé, de l'économie et de l'organisation. Nos travailleurs sociaux bénévoles allaient dans les villages pour apprendre aux enfants à lire, à écrire et à chanter. Quand les habitants aimaient ce que nous faisons, nous les encourageons à construire une école pour les enfants. Une famille donnait quelques bambous pour les murs, une autre des feuilles de cocotier pour le toit, et ainsi de suite. Une fois qu'une école était en place, nous invitions des médecins et des étudiants en médecine qui restaient un jour ou deux et aidaient à installer un dispensaire pour les médicaments.

L'EJSS fut fondée dans cet esprit de bénévolat. Nous n'attendions pas que le gouvernement nous vînt en aide ; nous initiions simplement nous-mêmes ces projets à la base. Durant la guerre, nous avons parrainé plus de dix mille orphelins précaires. C'est ainsi que nous vivions le bouddhisme engagé. Nous voulions seulement apporter un soulagement aux personnes malades, aux blessés, aux nécessiteux présents dans les zones en guerre et également aux fermiers en difficulté dans les autres régions. Nous aidions les paysans à devenir plus autonomes en les invitant à partager leurs manières de préserver leur santé, d'améliorer leurs récoltes, de fabriquer des objets artisanaux pour augmenter leurs revenus familiaux, d'éduquer leurs enfants. Nous n'avions aucune ambition politique.

Entre temps, les hommes politiques à Saigon étaient devenus suspicieux et hostiles à notre égard, car nous les appelions (ainsi que leurs opposants communistes) à mettre fin à cette guerre qui causait des souffrances immenses à notre peuple. Lorsque les autorités anticommunistes de Saigon constatèrent comment nous réussissions à aider tant de personnes, ils eurent peur que nous devînmes trop populaires ou que nous ayions trop

d'influence. C'est pourquoi en mai 1966, un soir, un groupe d'hommes masqués arriva à l'EJSS et jeta des grenades dans plusieurs chambres y compris celle de Thây. La persienne de la chambre de Thây repoussa la grenade vers l'extérieur, mais en fait Thây ne se trouvait pas dans sa chambre ce jour-là. Il avait été invité aux États-Unis par l'Université de Cornell et était parti la veille.

En juin, tandis que nous avions une réunion à l'EJSS, des hommes masqués vinrent encore et jetèrent des grenades contre les travailleurs qui fuyaient en courant pour se cacher dans différentes salles. Ce jour-là, pour la première fois, je fus témoin de la mort de deux de nos amis ; et seize autres personnes furent grièvement blessées pendant cette attaque. Thich Nhat Hanh était encore aux États-Unis pour appeler à la cessation des hostilités dans notre pays.

Bien sûr, nous étions en deuil, mais nous savions que ceux qui avaient commandé à ces meurtres étaient prisonniers de perceptions erronées à notre sujet. Au moment des obsèques, alors que nous nous tenions près des corps de nos amis en gardant dans chacun de nos cœurs la présence vivide de notre maître parti à l'étranger, nous ne pûmes répondre à ces terribles injustices qu'en déclarant que nous regrettions profondément les perceptions erronées des attaquants et que nous croyions aussi qu'ils pourraient nous aider à soulager la souffrance des paysans pauvres, des enfants illettrés, des malades et des victimes de guerre, car nous n'avions aucun autre objectif. Deux semaines plus tard, huit de nos travailleurs furent kidnappés et peut-être tous tués, car nous ne retrouvâmes plus jamais leur trace.

Le 4 juillet 1966, une bande d'hommes masqués emmena cinq travailleurs sociaux au bord d'une rivière et les abattirent. Tous moururent, sauf un grâce à qui nous apprîmes qu'avant de tirer sur nos amis, l'un des hommes avait dit : « Nous sommes désolés, mais nous sommes forcés de vous tuer ». À l'enterrement, nous remerciâmes cet homme d'avoir dit qu'il regrettait d'être forcé de tuer nos amis et nous demandâmes que quiconque avait reçu de tels ordres devait essayer de nous sauver par tous les moyens possibles. En fait, il n'y eut plus de tuerie après cette date.

Afin de montrer à quel point la croyance que nous étions à la poursuite du pouvoir politique était erronée, nos jeunes gens pacifiques, dont le seul objectif était de prendre soin de leurs compatriotes, durent accepter les meurtres de quatorze de leurs amis sans prononcer une seule parole

d'amertume ou de colère. Cette attitude de notre part toucha les cœurs de nombreuses personnes et aida peut-être à faire cesser les meurtres. Partout, des coups de mains discrets furent offerts. Jour après jour et mois après mois, le nombre de travailleurs sociaux bénévoles grandit jusqu'à atteindre près de dix mille personnes en 1975.

Lorsque je repense à ces événements tragiques, il m'apparaît clairement que les étudiants de Thây suivaient les traces de Quan Âm Thi Kinh. Ils ne répondirent jamais à la violence par la violence, même pas verbalement, car ils avaient un maître merveilleux qui leur apprenait à se comporter exactement comme Thi Kinh. Pendant les quarante-cinq années depuis lors, beaucoup d'autres initiatives sincères et innovantes proposées par Thây pour réactualiser le bouddhisme ont été attaquées durement ; cependant il nous a toujours conseillé de répondre par le noble silence, avec de la compréhension et de la compassion pour tous ceux qui ne nous comprenaient pas.

Il semble que nous les humains n'apprenons jamais suffisamment de notre passé tragique. Nous répétons sans cesse les mêmes erreurs. Nous avons besoin de manifestations de Quan Âm Thi Kinh en tous lieux pour nous aider à faire preuve de plus de patience, d'endurance, de compréhension, de compassion et d'inclusivité, afin de ne pas contre-attaquer ceux qui nous maltraitent. À l'aube de ce nouveau siècle et de ce nouveau millénaire, l'histoire de dangereuses mauvaises perceptions a recommencé au détriment des 379 moines et moniales ordonnés par Thich Nhât Hanh et qui vivaient au monastère de Prajna (Bat Nha) sur les hauts plateaux près de Bao Loc dans la province de Lam Đông au Vietnam.

En 2005, après trente-neuf ans d'exil, Thây fut invité à retourner dans son pays natal. Il voyagea à cette occasion dans quatre régions pour offrir des retraites et d'autres événements qui aidèrent les gens à apprendre à cultiver la pleine conscience, la compréhension et la compassion dans leur vie quotidienne. Plus de la moitié de la population vietnamienne à ce moment-là était née alors que Thây vivait en exil hors du pays. Les enseignements qu'il offrit furent si profonds et appropriés qu'ils touchèrent 125 jeunes hommes et femmes qui voulurent suivre Thich Nhât Hanh et être tout de suite ordonnés moines et moniales.

L'abbé d'un temple de la province de Lam Đông offrit sa propriété à Thây pour qu'elle devienne un monastère hébergeant ces jeunes gens, et c'est ainsi que très rapidement naquit le monastère de Prajna. Au début, cet

humble pagode consistait en une belle Salle du Bouddha et beaucoup de terrain, mais il n'y avait que quelques maisons aux toits en tôle pour héberger les moines. Nous reçûmes des dons provenant du monde entier, et nous construisîmes en peu de temps six grandes résidences pour loger les centaines de jeunes qui aspiraient à la vie monastique que vivait et enseignait Thây. Bien que ces nouveaux bâtiments fussent larges, les moines et moniales étaient seize par chambre. Nous bâtîmes aussi une salle de méditation immense pour recevoir les milliers d'autres personnes qui viendraient écouter Thây parler.

La pratique de ces jeunes gens en inspira d'autres qui souhaitèrent aussi vivre une vie simple si belle et si heureuse. À la fin de l'année 2006, il y avait 267 moines et moniales qui résidaient et étaient formés au monastère de Prajna ; en 2007 ils étaient 357, et en août 2008 leur nombre avait atteint 379. Ils vivaient et servaient ensemble leur communauté dans la joie, ils rendaient d'importants services humanitaires pour les enfants pauvres de la région. Les projets comprenaient l'installation de foyers pour les enfants des villages reculés : des milliers d'enfants en bas âge furent soignés, éduqués et reçurent un repas simple chaque jour pendant que leurs parents travaillaient la journée entière comme ouvriers effectuant à la main les récoltes dans les plantations de thé et de café.

Une fois encore, la réussite d'un mouvement si dynamique de la part de jeunes gens instruits et talentueux inquiéta le pouvoir en place. La plupart des temples au Vietnam s'estimaient chanceux s'ils recevaient dans leur communauté monastique deux ou trois postulants par an. Comment Thich Nhât Hanh, ce moine si âgé, était-il parvenu à recevoir plusieurs centaines de disciples monastiques en l'espace de trois ans et demi seulement ? En plus des moines et moniales de Prajna, il y en avait 118 au temple-mère Tu Hiêu à Huê, 116 au Village des Pruniers en France où vit Thây, 20 dans le nouvel Institut Européen du Bouddhisme Appliqué en Allemagne, et enfin plusieurs dizaines dans nos monastères à New York et en Californie. C'est ainsi qu'en 2008, les autorités firent fortement pression sur l'abbé de Prajna qui nous avait initialement invités et accueillis pour qu'il se retournât à présent contre nous et nous expulsât.

En août 2008, un décret de la police locale fut porté aux 379 moines et moniales ; celui-ci proclamait que les jeunes Frères et Sœurs occupaient les lieux illégalement, car le propriétaire du terrain ne consentait pas à leur présence sur place. Immédiatement, les moines et moniales cherchèrent à

prouver aux autorités locales aussi bien que nationales que leur présence était légitime. Ils montrèrent tous les reçus des dons que nos mécènes avaient effectués pour la construction de chacun des bâtiments. En dépit de cela, les moines et moniales du monastère de Bat Nha furent harcelés continuellement et avec de plus en plus d'insistance durant quatorze mois.

Pendant tout le mois de septembre 2008, des policiers se rendirent dans les résidences monastiques de dix-neuf heures à vingt-trois heures chaque soir, interrogeant et harcelant psychologiquement les moines et les moniales dont la grande majorité avait moins de trente ans. En suivant l'extraordinaire exemple vivant de bienveillance de notre maître Thich Nhât Hanh, nos jeunes Frères et Sœurs disaient :

« Oh, pauvres oncles-policiers, à cause de nous vous êtes obligés de travailler dur jusqu'à minuit pour mener des enquêtes. Sœurs, Frères, commençons par montrer nos papiers et ensuite chantons donc une chanson pour nos oncles-policiers. »

« Préparez du thé pour nos oncles-policiers ! »

« Et si nous prenions une photo-souvenir avec nos oncles ? »

Après un mois de tentatives échouées d'intimidation de nos Frères et Sœurs par ces visites nocturnes, ces pratiques des policiers furent abandonnées.

Les autorités installèrent alors plusieurs haut-parleurs qui crachaient des insultes en direction des résidences vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Des autocars entiers de pratiquants laïques qui arrivaient pour les journées d'activités de pleine conscience au monastère se virent refuser l'entrée par la police et les propriétaires des bus furent menacés. Nos amis trouvèrent quand même les moyens de grimper par-dessus les murs pour pratiquer avec nous ! Plus tard, les moines et moniales furent sortis de force d'un bâtiment après l'autre et leurs possessions furent littéralement jetées hors des chambres, souvent pour se retrouver sous la pluie. Ces 379 jeunes personnes se serrèrent dans des pièces de plus en plus petites mais continuèrent à pratiquer ensemble, calmement, pour cultiver leur pleine conscience et leur vie spirituelle.

L'électricité et l'eau furent cruellement coupées de juin à septembre 2009. Un jour pendant cette période, une délégation de moines et moniales vénérables en visite depuis Saigon furent frappés et des émeutiers jetèrent sur eux des excréments. Le même jour, une jeune femme habillée de vêtements très provocants fut envoyée pour railler les moines qui étaient



assis en méditation. Lorsqu'elle entra dans la salle de méditation, elle fut si frappée et impressionnée par l'énergie des Frères qu'elle ne sut que faire. Une femme âgée, sans doute la meneuse de la bande d'émeutiers, la poussa et cria : « Pourquoi vous restez là, assis en silence ? Dites quelque chose ! » À ce moment-là, les moines commencèrent la récitation des soutras et la jeune femme éclata en sanglots. Après avoir reçu deux appels sur son téléphone portable, elle quitta les lieux.

Les moines et les moniales endurèrent toutes ces épreuves avec compassion, et grâce au soutien des gens de la région qui apportèrent en cachette des milliers de bouteilles d'eau minérale, chaque nuit entre une et deux heures du matin, pendant que les policiers dormaient. Les cieux envoyèrent également de la pluie qui remplissait chaque soir les conteneurs des résidences monastiques.

Finalement, les 26 et 27 septembre 2009, la police employa une bande violente de deux cents personnes qui vinrent provoquer les Frères et Sœurs de la manière la plus indigne qui soit. Ils semèrent des préservatifs et des livres pornographiques dans les affaires des moines, hurlèrent contre ces derniers et les traînèrent hors de leurs chambres, voulant les forcer à entrer dans une trentaine de taxis et dans quatre grands camions loués exprès pour l'occasion. Les moines formèrent des cercles en verrouillant ensemble leurs coudes afin de ne pas être jetés dans les véhicules. C'est alors que les femmes de la bande en vinrent à presser les parties génitales des moines. Ceci força les Frères à défaire leurs cercles et immédiatement ils furent saisis et entassés dans les taxis.

Même pendant que les émeutiers traînaient les Frères par les escaliers du quatrième étage jusqu'au rez-de-chaussée, qu'ils les frappaient et les poussaient dans les taxis, ces jeunes gens – parmi eux un ancien champion d'arts martiaux de la province de Daklak – s'abstinrent toujours de répondre par des coups ou de nuire aux casseurs aussi bien qu'aux policiers (d'ailleurs, ces derniers étaient censés être absents et ignorants des événements, mais en réalité ils y participaient secrètement). Les chauffeurs de taxi conduisirent une centaine de mètres jusqu'à se trouver hors de vue du monastère, puis ils libérèrent les moines. Certains Frères retournèrent discrètement à Prajna tandis que les autres commencèrent à marcher sur la route avec les Sœurs. La jeune femme qui avait été envoyée en vêtements sexy et qui avait pleuré dans la salle de méditation apparut avec un énorme sac de gâteaux pour eux.

Cette nuit-là, les moines et les moniales effectuèrent à pied dix-huit kilomètres sous une forte averse et ils arrivèrent au monastère de Phuoc Huê où on leur offrit refuge. Tous les quarts d'heure, la police téléphonait à l'abbé et le menaçait de représailles s'il n'expulsait pas de son temple la communauté de Prajna. Cet abbé résista courageusement pendant plus de deux mois, même après le 9 décembre lorsque les casseurs vinrent à nouveau agresser verbalement et physiquement les disciples de Thây – alors qu'un comité d'enquête pour les Droits de l'Homme envoyé par l'Union européenne était présent et témoigna de la totalité de l'incident.

En novembre 2009, les autorités déclarèrent que si nos Frères et Sœurs étaient acceptés par d'autres monastères, ils seraient autorisés à continuer leur pratique dans ces temples. Elles pensaient que personne n'oserait essayer de loger et de nourrir un si grand nombre de jeunes. Quelques mois plus tard, quand les deux grands monastères Toan Duc dans la province de Dong Nai et Van Hanh dans la province de Dalat décidèrent de nous accueillir, leurs propositions furent rejetées par les autorités.

Le 17 décembre, les moines et moniales de Prajna entendirent parler d'un plan de la police qui mobiliserait des prisonniers qui se raseraient le crâne et porteraient des robes monastiques le 31 décembre pour venir frapper nos Frères et Sœurs jusqu'à ce qu'ils quittent Phuoc Huê. Plutôt que d'être impliqués dans une telle violation de la robe monastique sacrée, les moines et moniales décidèrent de quitter le temple et d'émigrer discrètement au Cambodge et en Thaïlande pour y chercher refuge bien qu'ils n'eussent aucun visa. C'était une fois encore l'histoire de Thi Kinh, car nos Frères et Sœurs quittèrent le Vietnam en gardant pur leur vœu de ne nuire à personne et de ne jamais agir violemment, y compris par des paroles.

Peu après le départ forcé du Vietnam, un lieu d'accueil temporaire fut disponible en Thaïlande, et Thây s'y rendit neuf mois plus tard. Pendant un rassemblement de ces jeunes monastiques réfugiés ainsi que de quatre cents Vietnamiens laïques, notre maître déclara : « Ceci est réellement un moment de bonheur. Je sens que nous avons beaucoup de chance. Nous vivons toutes ces difficultés et pourtant la compassion dans nos cœurs reste intacte ; nous n'entretiens aucune colère ni aucun souhait de vengeance ou de nuisance à quiconque. »

Au moment-même où Thây s'exprimait en Thaïlande, un typhon important inondait plusieurs provinces au Vietnam, faisant des victimes humaines et détruisant des récoltes et des maisons. Utilisant le typhon

comme une métaphore pour décrire la situation des moines et des moniales, Thây dit : « Il y a des inondations au Vietnam. Ne vous en faites pas, nous venons tous ici dans cet endroit au sec et en sécurité. Lorsque les inondations se retireront, nous serons de retour chez nous. » Tous les auditeurs avaient les larmes aux yeux parce que la compassion profonde de ce vieux moine pénétrait leur âme.

Beaucoup de pièces de théâtre musical populaire (*hat cai luong* dans le sud du Vietnam, *hat cheo* et *hat kê chuyên* dans le nord) aussi bien que des histoires bouddhistes dans les temples ont présenté la vie de Quan Âm Thi Kinh avec respect et admiration, la considérant comme une manifestation réelle du bodhisattva de la Grande Compassion, Avalokiteshvara. Ces histoires présentent Mâu comme la personne la plus abjecte et la plus méprisante. Or, dans ce récit, le maître Thich Nhât Hanh, avec son regard profond et sa compassion, nous aide à comprendre le comportement de Mâu et à éprouver de l'amour pour elle. La manière dont Thây rapporte l'histoire exprime à mon sens ses propres expériences de traitements injustes. Il nous enseigne à élargir notre compassion à tous les êtres, à l'exemple de l'empathie dont il fait preuve envers les personnages de Thiên Si et Mâu dans l'histoire.

Lire ce livre fait grandir notre capacité à aimer et à comprendre tous les humains, les « bons » aussi bien que les « mauvais ». Nous n'avons pas besoin de ressentir de mépris vis-à-vis de Thiên Si et nous ne gardons pas de colère ou de haine envers Mâu. Nous pouvons voir que nous faisons un avec chaque personne de l'histoire. J'ai relu cette histoire racontée par Thây plusieurs fois, et chaque fois j'ai la sensation de la lire pour la première fois. La dernière fois que je l'ai lue, cela m'a touchée si profondément que j'en ai eu les larmes aux yeux. Je me suis dit que je devrais la lire une fois par semaine de sorte à continuellement me rappeler de ne pas regarder les choses en surface comme j'ai pu le faire dans le passé.

Je pourrais être Thiên Si, superficielle, égocentrique et facilement emportée par les fortes personnalités telles que celle de sa mère jalouse et contrôlante. Combien d'entre nous, tout comme Thiên Si, se laissent tirer par les mauvais côtés d'autres personnes qui ne savent pas comment bien mener leur vie ? Beaucoup d'entre nous pourraient être comme Mâu – vaniteuse, insouciant, piégée dans sa propre honte et lâcheté, et menteuse même, tandis qu'une autre personne est sévèrement punie à cause de ses

propres méfaits. Nous pourrions également être le juge du village qui utilise son autorité « morale » pour condamner autrui.

En regardant en arrière dans ma vie, je vois qu'il y eut de nombreuses situations dans lesquelles je ne sus pas observer profondément les conflits dans les familles et la société pour trouver plus de compréhension et savoir comment apporter mon aide. L'histoire de Thi Kinh n'est que le début de mon entraînement à regarder plus en profondeur les choses qui apparaissent en évidence « vraies », mais qui se révèlent plus tard être erronées. Je m'entraîne à me souvenir de Thi Kinh et à m'interroger. Suis-je, sommes-nous en train de nous comporter comme Thiên Si par faiblesse ou par peur des jugements ? Suis-je en train de laisser une personnalité forte me pousser dans la mauvaise direction ? Sommes-nous en train d'agir comme Mâu, aveuglés par l'arrogance à cause de nos privilèges et de nos succès et perdant notre chemin de pratique ?

Parfois, il peut sembler que nous soyons allés trop loin pour faire demi-tour, notre société est ainsi. Je dois m'entraîner à créer de l'espace, à prendre le temps de poser un regard plus profond en moi-même et dans la personne avec qui je suis en contact et que je suis peut-être en train de juger. Il y a toujours de la place pour davantage de compréhension. C'est pourquoi je m'entraîne à voir la vérité plus profonde dans chaque situation. Je sais que la paix dans ce monde est possible à condition que nous nous entraînions à regarder profondément, en particulier vis-à-vis des personnes ou des actes que nous voulons punir parce qu'ils nous apparaissent mauvais et condamnables. Lorsque la compréhension est présente, nous pouvons aimer, embrasser et faire preuve de compassion, même envers les personnes les plus difficiles parce que nous voyons que leurs défauts sont aussi les nôtres. C'est comme cela que depuis près de soixante-dix ans, Thây a su trouver tant d'énergie pour faire face aux actes les plus violents et virulents dans le monde entier et pour travailler à construire la paix ; il n'a pas eu besoin de souffrir beaucoup des difficultés affrontées. Suivons son exemple de tout notre cœur afin d'être sa continuation dès aujourd'hui.

## LA PRATIQUE DE L'AMOUR VÉRITABLE

*Par Thich Nhât Hanh*

Chaque fois que les moines et les moniales du Village des Pruniers ouvrent une grande retraite, une journée de pleine conscience ou une conférence pour des centaines de personnes, nous commençons par offrir un chant afin de prendre refuge dans le bodhisattva Avalokiteshvara. Ce chant ne manque jamais de toucher les cœurs de beaucoup de nos auditeurs qui ont souvent les larmes aux yeux. Lorsque nous chantons son nom ou que nous nous prosternons et touchons la Terre en hommage au bodhisattva Quan Âm, nous venons en réalité toucher l'énergie d'amour illimité présente en nous-mêmes. Nous voyons que nous aussi avons la capacité d'écouter profondément, d'aimer et de comprendre. Tout d'abord, nous nous écoutons nous-mêmes afin de nous entendre et de nous aimer ; car si nous ne sommes pas capables de nous comprendre et de nous aimer nous-mêmes, comment aurons-nous l'énergie de comprendre et d'aimer les autres personnes ?

Certains jours, vous sentez que rien ne fonctionne. Vous comptez sur votre intelligence, sur vos talents et vous pensez que cela doit vous suffire pour réussir. Mais parfois, il semble que tout va de travers. Quelque chose va mal et vous faites plus d'efforts, et lorsque vous vous efforcez encore plus, les choses continuent de ne pas aller comme vous le souhaiteriez. Vous dites alors : « ce n'est pas mon jour ». La meilleure chose à faire est d'arrêter de lutter, de retourner à vous-même et de vous retrouver. Arrêtez de vous obstiner et de compter sur vos talents et votre intelligence pour arranger les choses. Vous devez revenir à vous-même pour rétablir votre solidité, votre liberté, votre paix et votre calme avant de continuer ce que vous avez à faire.

En 1964, j'aidai à fonder l'École de la Jeunesse pour le Service Social (l'EJSS) au Vietnam. Elle fut créée durant la guerre afin de résoudre les problèmes de la violence, de la pauvreté, de la maladie et de l'injustice sociale. Nous formions des jeunes moines, moniales, hommes et femmes laïques à accomplir des services sociaux.

Il y avait certains villages sans école dans lesquels les enfants devaient travailler depuis leur plus jeune âge et aider leurs parents à cultiver la terre, à pêcher et à faire tant d'autres choses ; ils n'avaient aucune chance de recevoir une éducation. Nous allions dans ces villages et installions de modestes écoles. Nous n'avions pas d'argent, un ou deux d'entre nous venaient simplement jouer avec les enfants et commençaient à leur apprendre à lire et à écrire.

Lorsqu'il pleuvait, nous demandions à un des villageois la permission d'utiliser une maison pour continuer la classe. Progressivement, les parents purent voir que les enfants nous aimaient bien, et finalement nous propositions que les habitants du village nous aident à construire une école. Celle-ci était fabriquée avec des bambous et des feuilles de cocotiers – les feuilles de cocotiers servaient pour le toit et les bambous pour les murs. Lorsque les gens virent que nous faisons quelque chose de bien, ils nous aidèrent à agrandir l'école de façon à ce que plus d'enfants puissent venir. Nous offrions aussi des cours le soir pour les enfants et les adultes qui ne pouvaient pas assister à la classe pendant la journée. Des amis nous donnèrent de l'huile ou du kérosène pour allumer des lampes à la nuit tombée. Nous commençâmes avec tout ce que nous savions et le peu de ressources à notre disposition. Nous n'attendions rien du gouvernement, parce que si vous attendez le gouvernement, vous pouvez attendre longtemps...

Parfois, nous conduisions au village un avocat ou un juge de la ville de sorte que les villageois puissent obtenir des certificats de naissance pour leurs enfants, car ceux qui n'en avaient pas ne pouvaient pas entrer à l'école publique. Il arrivait que nous délivrions vingt certificats en une matinée, et les enfants qui avaient assisté à nos classes pouvaient alors aller à l'école publique.

Nous installâmes aussi des dispensaires fabriqués avec des toits en feuilles de cocotiers et des murs en bambous. Nous mélangions de la terre avec de la paille pour que les murs gardent la chaleur. Je montrais aux jeunes comment faire ces murs, et nous ajoutions aussi un peu de ciment pour les renforcer. Nous demandâmes à six étudiants qui étaient sur le point de terminer leurs études de médecine de venir chaque semaine afin de diagnostiquer les maladies et de soigner les paysans. Les villageois qui se rendaient dans notre centre souffraient de toutes sortes de maladies dont des cataractes, des toux et des gripes. Nous n'avions aucun budget, seulement

notre cœur. Nous étions jeunes et c'était l'énergie d'amour qui nous aidait à faire toutes ces choses.

Nous montrions également aux gens comment construire des toilettes. Jusqu'alors, ils allaient aux toilettes dans de nombreux endroits différents. S'ils avaient la diarrhée, les bactéries pouvaient se propager dans l'eau et d'autres personnes attrapaient la diarrhée. Nous montrions comment utiliser du sable et du ciment pour fabriquer des toilettes très bon marché. Par ailleurs, nous enseignions aux gens comment faire du compost et élever des poules. Nous apprenions les techniques à l'EJSS, et ensuite nous allions dans les campagnes pour partager les savoir-faire. Nous faisons beaucoup de choses comme cela, ce qui nous apportait de grandes joies.

Nous aidions encore à former des coopératives et nous enseignions aux gens comment s'organiser entre eux et investir leurs revenus. Une personne empruntait de l'argent des autres familles pour construire sa maison ou pour démarrer une petite affaire. Le mois suivant, une autre personne empruntait de l'argent des autres familles.

De cette manière, nous démarrions des projets de villages pilotes. Lorsque nous arrivions dans un village, nous prenions des photos de la vie des habitants ; puis, après un an de travail et de transformation du village, nous prenions de nouvelles photos. Nous invitons les fermiers des autres villages à venir les voir pour les inspirer à transformer leur village de la même façon. Nous ne cherchions l'appui d'aucun gouvernement, car il y avait deux gouvernements au Vietnam à cette époque, l'un communiste et l'autre anticommuniste, et ils étaient en guerre l'un contre l'autre. Nous ne voulions pas prendre parti parce que nous savions que si nous prenions l'un des deux partis nous aurions à combattre l'autre. Quand vous investissez votre temps et votre vie à vous battre, vous n'avez plus le temps d'aider les gens.

C'est une position difficile, parce que dans une situation de conflit, si vous vous alignez avec un des camps en guerre, vous êtes protégé au moins par ce parti. Mais si vous ne vous alignez avec aucun des deux camps, vous êtes sujet aux attaques des deux partis. Quand nous rappelions à chacun des camps que l'autre parti n'était pas méchant et qu'ils n'étaient que des êtres humains comme eux, nous recevions en retour une extrême hostilité et nous étions exposés, mes étudiants et moi, à de nombreuses situations dangereuses. Ce schéma a continué depuis les années 1960 jusqu'à

aujourd'hui. Si je suis toujours en vie à présent, assis ici, c'est réellement un miracle parce que beaucoup de mes amis et de mes étudiants furent tués.

Pendant la guerre, les bombardements détruisirent de nombreux villages et donnèrent lieu à autant de réfugiés désespérés. Au début, nous avions le projet de travailler pour le développement rural, mais lorsque la guerre s'intensifia, nous dûmes au lieu de cela prendre soin des réfugiés et les réinstaller. En 1969, un village que nous avions aidé à construire dans la province de Quang Tri fut bombardé. Il se situait tout près de la Zone Démilitarisée qui séparait le Nord et le Sud. Ce village s'appelle Tra Loc. Nous avons passé plus d'un an à l'embellir ; ses habitants y étaient heureux. Puis un jour, des avions américains survolèrent et bombardèrent le village. Ils avaient reçu l'information que des groupes armés communistes l'avaient infiltré.

Les villageois avaient perdu leurs maisons et nos travailleurs trouvèrent refuge dans d'autres villages. Ils nous écrivirent et demandèrent s'ils devaient reconstruire le village, ce que à quoi nous répondîmes « Oui, nous devons le reconstruire ». Nous passâmes encore six mois à reconstruire et une fois encore le village fut détruit par des bombardements. À nouveau, les gens perdirent leurs maisons. Nous avons construit de nombreux villages semblables à celui-ci dans tout le pays ; mais les choses étaient très difficiles dans la Zone Démilitarisée. Nos travailleurs demandèrent s'il devaient reconstruire le village une troisième fois et après de longues délibérations, nous répondîmes « Oui, nous devons le reconstruire ». Nous le reconstruisîmes donc une troisième fois. Savez-vous ce qui arriva ? Il fut détruit une troisième fois par des bombardements américains.

Nous étions très proches du désespoir, ce qui est la chose la plus terrible qui puisse arriver à un être humain. Nous avons construit le village pour la troisième fois et il était bombardé pour la troisième fois. La même question fut posée : « Devons-nous reconstruire ? Ou bien devons-nous abandonner ? » Il y avait beaucoup de discussions dans nos quartiers généraux et l'idée d'abandonner était très tentante – trois fois, c'était trop. Mais à la fin, nous eûmes assez de sagesse pour ne pas abandonner. Si nous avions laissé tomber le village de Tra Loc, nous aurions laissé tomber l'espoir. Nous devons maintenir l'espoir et ne surtout pas être emportés dans le désespoir. C'est pourquoi nous décidâmes de reconstruire pour la quatrième fois.



Je me souviens que j'étais assis dans mon bureau à l'Institut des Études Bouddhiques à Saïgon lorsqu'un groupe de jeunes gens vint me trouver et demanda : « Thây, pensez-vous que la guerre finira un jour ? Y a-t-il de l'espoir ? » Tra Loc était un endroit où les choses étaient si difficiles. Les gens s'entretuaient, il y avait des morts chaque jour. Il y avait des communistes, des anticomunistes, des Russes, des Chinois et toutes les personnes impliquées dans la guerre. Le Vietnam était devenu la victime d'un conflit international. Nous voulions mettre fin à cette guerre, mais nous ne le pouvions pas parce que la situation était hors de notre portée ; elle était dans les mains des grands pouvoirs.

« Thây, y a-t-il de l'espoir ? » Imaginez-moi assis là, avec ces dix-huit jeunes qui posaient cette question. Il semblait qu'il n'y avait aucun espoir parce que la guerre s'intensifiait de plus en plus. Il n'y avait pas de lumière au bout du tunnel. Lorsqu'on me posa cette question, je dus pratiquer la respiration consciente et retourner à ma vraie demeure, à mon île intérieure.

Finalement, je dis très calmement : « Mes chers amis, le Bouddha a dit que tout est impermanent et que rien ne peut durer éternellement. La guerre aussi est impermanente ; la guerre finira un jour. Ne perdons pas espoir. »

C'est ce que je leur dis. Je n'avais pas beaucoup d'espoir moi-même, je dois le confesser. Mais si je n'avais eu aucun espoir, j'aurais détruit ces jeunes gens. Je devais pratiquer et nourrir un peu d'espoir afin d'être un refuge pour eux.

Les conditions que je décris ici peuvent apparaître comme quelque chose de très rare et d'extrême. Pourtant, en réalité, toutes sortes de batailles sont livrées chaque jour dans le monde entier. Certaines impliquent des bombes et des armes. Mais des millions d'entre nous qui vivons loin de ce que nous considérons comme les « zones en guerre » devons aussi faire face à beaucoup de luttes – dans notre travail, dans nos communautés et même dans nos familles – et nous sommes submergés par la colère, le ressentiment, la peur et le deuil même quand nous montrons autre chose. Si vous n'êtes pas vous-même dans une telle situation, quelqu'un proche de vous l'est très probablement.

Les gens me demandent comment je parviens à ne pas tomber dans la colère ou le désespoir lorsque je suis confronté à une grande violence et à l'injustice. Je pense que tout le monde est une victime. Si vous n'êtes pas la victime de ceci, vous êtes la victime de cela. Par exemple, lorsque vous êtes emplis de rage et de peur, vous êtes victime de cette rage et de cette peur et

vous souffrez très profondément. Si une bombe explose à côté de vous, il va sans dire que vous souffrirez, mais vivre jour après jour avec la colère et la peur vous fait également souffrir – peut-être encore plus.

Nous sommes peut-être abusés par les autres, mais il est aussi possible que nous soyons notre propre victime. Nous avons tendance à penser que notre ennemi se trouve à l'extérieur, or très souvent, nous sommes nous-mêmes notre pire ennemi à cause de ce que nous avons infligé à notre corps et à notre esprit. Certaines personnes, se trouvant dans une situation très difficile, ne laissent pas la rage ou l'anxiété prendre le contrôle de leur esprit, et c'est pourquoi elles ne souffrent pas autant que d'autres dans la même situation. Du fait qu'elles ne sont pas victimes de la colère et de la peur, leur esprit reste calme et clair, et elles peuvent faire quelque chose pour changer la situation.

Les gens qui sont à la tête de gouvernements répressifs sont aussi des victimes – de leur colère, de leur frustration et de leurs idées limitées quant aux moyens d'obtenir la sécurité. Ils sont victimes de l'idée que la violence et les actions punitives vont conduire leurs opposants à cesser leur résistance et leur violence. C'est pourquoi le fait d'aider ces gens à dissoudre les obstacles de leur esprit ne les aide pas seulement eux, mais aide tout le monde. Je propose que nous regardions profondément afin d'identifier notre véritable ennemi. Pour moi, notre véritable ennemi, c'est notre façon de penser qui est aveuglée par la fierté, la colère et le désespoir.

À chaque fois qu'il y a de la violence, les deux camps sont en général les victimes de ces idées et de ces émotions. La pratique recommandée au Village des Pruniers est de ne pas détruire l'être humain, mais de détruire l'ennemi réel qui se trouve à l'intérieur de l'être humain. Si vous voulez aider quelqu'un qui a la tuberculose, vous tuez la bactérie et non la personne. Nous sommes tous les victimes de la bactérie de la violence et des perceptions erronées.

Au Village des Pruniers nous avons aidé des petits groupes d'Israéliens et de Palestiniens à s'asseoir ensemble, à identifier l'ennemi véritable et à trouver les moyens de le démanteler. Quand vous avez encore beaucoup de colère, de peur et de désespoir, vous n'êtes ni calme ni lucide. Vous n'êtes pas en mesure de poser les actes qui apportent vraiment la paix... Les retraites étaient très émouvantes et réussies, et après que les groupes furent rentrés au Moyen-Orient, ils commencèrent à travailler activement pour

apporter une plus grande compréhension et la réconciliation avec les personnes qui vivaient proches d'eux.

J'avais une étudiante, Sœur Tri Hai, une moniale diplômée de littérature anglaise à l'Université d'Indiana à Bloomington. À son retour au Vietnam, elle travailla pour la paix et les droits de l'homme, et elle fut arrêtée et mise en prison. Là, dans sa petite cellule, elle pratiqua la méditation marchée et elle partagea également les moyens de cultiver la paix avec plusieurs autres femmes. Pour garder courage et survivre, elle devait pratiquer la méditation marchée. Je lui avais enseigné comment marcher en pleine conscience, comment vivre dans le moment présent afin de nourrir son esprit et de garder son espoir vivant. Elle réussit à aider de nombreuses personnes dans la prison à développer leur propre force spirituelle.

Dans une telle situation, vous survivez grâce à votre vie spirituelle, sinon vous devenez fou parce que vous perdez l'espoir, vous êtes frustré et vous souffrez profondément. C'est la raison pour laquelle la dimension spirituelle dans votre vie est si importante. Sans cette dimension, vous êtes submergé par la colère, la peur et le désespoir, vous ne pouvez vous aider vous-même, alors comment aider les autres ? La colère est un feu ; la peur, le désespoir et la suspicion sont des feux qui continuent à vous consumer. Nous avons traversé ce feu et nous savons à quel point il est brûlant.

Sœur Tri Hai pratiquait la méditation marchée toute la nuit et elle pouvait ainsi garder son calme et ne pas se perdre dans le feu. Elle retournait à sa vraie demeure, en elle-même. Sa vraie maison n'est pas à Paris, à Londres ou à Tra Loc, non, car une telle maison peut lui être retirée ou être bombardée. Votre vraie maison est en vous-même. Le Bouddha a dit : « Retournez chez vous, dans votre île intérieure. Il y a une île sereine en vous-même. Chaque fois que vous souffrez, chaque fois que vous êtes perdu, retournez à votre véritable demeure. Personne ne peut vous l'enlever. » Ce fut l'ultime enseignement que le Bouddha donna à ses disciples, alors qu'il avait quatre-vingts ans et qu'il était près de quitter ce monde.

Il y a de nombreuses années, j'avais un ermitage dans une forêt située à deux heures environ de Paris. Un matin, je quittai l'ermitage pour faire une marche. Je passai toute la journée dehors, je fis un pique-nique, je pratiquai la méditation assise et j'écrivis de la poésie. Il faisait grand beau le matin, mais vers la fin de l'après-midi, je remarquai que des nuages se formaient et que le vent commençait à souffler, et je rentrai donc à l'ermitage. Lorsque

j'arrivai, il était sens dessus dessous parce que le matin j'avais ouvert la porte et toutes les fenêtres pour que les rayons de soleil entrent et aèrent la maison. Pendant mon absence, le vent avait soufflé tous les papiers posés sur mon bureau et les avait dispersés partout. L'ermitage était froid et désolé.

La première chose que je fis fut de fermer les fenêtres et la porte. La deuxième chose fut d'allumer un feu. Lorsque celui-ci commença à briller, le bruit du vent m'apparut comme un chant joyeux et je me sentis beaucoup mieux. La troisième chose à faire était de ramasser toutes les feuilles de papier éparpillées, je les mis sur la table et je plaçai une pierre par-dessus pour qu'elles ne s'envolent pas. Je passai vingt minutes à faire cela. Enfin, je m'assis près du poêle. L'ermitage était devenu chaleureux et agréable et je me sentis merveilleusement à l'aise.

Quand vous vous trouvez dans une situation misérable à cause du fait que les fenêtres de vos yeux et de vos oreilles sont restées ouvertes trop longtemps, que le vent de l'extérieur est venu tout agiter et que vous êtes devenu une victime car vos sensations, votre corps et vos perceptions ne sont plus en paix, vous ne devriez plus continuer à vous efforcer de faire ce que vous vouliez faire. Retournez à votre ermitage, il est toujours là en vous. Fermez les portes, allumez un feu et ramenez ce confort. Voilà le sens de « prendre refuge dans l'île intérieure ». Si vous ne rentrez pas chez vous, vous continuerez à vous perdre dans la tempête des circonstances extérieures. Vous risquez de vous détruire vous-même et de détruire les personnes autour de vous, même si vos intentions sont bonnes et que vous cherchez à aider. C'est pourquoi la pratique de retourner chez soi dans l'île intérieure est si importante. Personne ne peut vous priver de votre vraie demeure.

J'étais exilé du Vietnam de l'année 1966 jusqu'à l'année 2005 : les anticommunistes aussi bien que les communistes ne voulaient pas m'autoriser à rentrer. J'appris ainsi à trouver ma vraie maison en moi-même. Où que j'aie, je me sens chez moi. Ne pensez pas que ma maison est l'ermitage au Village des Pruniers où je vis à présent. Ma demeure est plus solide que le Village des Pruniers, parce que je sais que le Village des Pruniers peut nous être retiré. Il est arrivé que l'un des bâtiments du Village des Pruniers soit fermé par les autorités françaises parce que nous ne répondions pas aux normes de sécurité. Nous étions trop pauvres ou mal informés, et n'avions pas construit de route d'accès aux pompiers, ou

installé certains types de portes, ou arrangé la cuisine de manière correcte, etc. Mais lorsque cela nous arriva, nous ne souffrîmes pas trop parce que nous avions notre vraie demeure en nous.

Si quelqu'un vient brûler votre cabane ou vous chasse, bien sûr que vous souffrirez ; mais si vous savez comment retourner à votre vraie demeure, vous ne perdrez pas confiance. Vous savez que tant que votre demeure est encore en vous, vous serez capables de construire une autre demeure à l'extérieur, de la même manière que nous reconstruisîmes le village de Tra Loc quatre fois. Ce n'est que si vous perdez votre île intérieure que vous perdrez l'espoir.

Cher ami, s'il vous plaît, faites de votre mieux pour vivre votre vie comme Quan Âm Thi Kinh. Revenez à votre vraie demeure, à votre île intérieure. Aidez votre famille, vos amis, les personnes avec qui vous travaillez à restaurer leur paix, leur joie, leur espoir et leur bonheur et à se réconcilier avec leurs familles et leur société. J'ai l'espoir que vous serez une continuation du Bouddha et que vous apporterez la lumière, la pratique, la joie et la paix à beaucoup de gens. Je ressens profondément que le Bouddha, Jésus, Mahomet et tous nos enseignants spirituels depuis des générations sont derrière vous pour vous soutenir et souhaitent que vous poursuiviez leur œuvre dans l'avenir pour le bien de tous les êtres vivants sur cette planète.

Thich Nhât Hanh conduit des retraites avec sa communauté au Village des Pruniers dans le Sud-Ouest de la France où des moines, des moniales, des hommes et femmes laïques pratiquent l'art de vivre en pleine conscience. Les visiteurs sont invités à se joindre à la pratique pour une semaine au minimum. Pour plus d'information, consultez le site [www.villagedespruniers.net](http://www.villagedespruniers.net)

Ou écrivez à l'une des adresses suivantes :

– **pour les femmes :**

Village des Pruniers, Hameau Nouveau  
13 Martineau - 33580 Dieulivol, France

Email : [nh-office@plumvillage.org](mailto:nh-office@plumvillage.org)

Ou Village des Pruniers, Hameau du Bas  
Meyrac - 47120 Loubès-Bernac

Email : [lh-office@plumvillage.org](mailto:lh-office@plumvillage.org)

– **pour les hommes :**

Village des Pruniers, Hameau du Haut  
Le Pey - 24240 Thénac

Email : [uh-office@plumvillage.org](mailto:uh-office@plumvillage.org)

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)